

Zur
Gräfl. vom Hagen'schen

Majorats - Bibliothek



MÖCKERN

gehörig.

N^o 5067



5067

Del DL 2990

H

- 1.) [C. Lillou] de Sophia
- 2.) [Voisenon]

Trübiller,
Gaucho-Prospere



LE
SOPHA,
CONTE MORAL.
PREMIER VOLUME



IMPRIMÉ SUR LA VÉRITABLE
COPIE DE GAZNAH,

& se trouve

A LA HAYE,
Chez F. H. SCHEURLEER.
M D C C X L I I.

SOPHA
i.
COMTE MORAN
PREMIER VOLUME



IMPRIMERIE SUR LA VERTICALE
GODIE DE GAZNAN
Z 43
A LA HAUTE
GROS F. H. SCHREIBER
MDCCLII





INTRODUCTION.



Il y a déjà quelques siècles qu'un Prince nommé Schah-Baham regnoit sur les Indes. Il étoit Petit-Fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lû les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entre autres choses, se plaisoit tant à étrangler des Femmes, & à entendre des Contes; celui-là même qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles histoires qu'elle fa-voit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat sur l'honneur, soit que ses Femmes ne couchassent point avec leurs Negres, ou (ce qui est pour le moins aussi vraisemblable) qu'il n'en fût rien; il étoit bon & commode Mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar que de ses vertus & de son goût pour les Contes. On assure même que le Recueil des Contes de Schéhérazade, que son auguste Grand-Pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le seul Livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les Contes ornent l'esprit, & quelques agréables, quelques sublimes que soient les connoissances & les idées qu'on y puise, il est dangereux de ne lire que des Livres de cette espèce. Il n'y a que les personnes vraiment éclairées, au-dessus des préjugés, & qui connoissent le vuide des Sciences, qui sachent combien ces fortes d'Ouvrages sont utiles à la Société, & combien l'on doit d'estime, & même de vénération, aux gens qui ont assez de génie pour en faire, & assez de force dans l'esprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les Contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre si fréquemment, & les idées riantes dont ils sont toujours remplis, ne prennent rien sur le Vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'estime, qu'en lui donnant des choses qu'il n'entend jamais, mais qu'il puisse se faire honneur d'entendre.

Schah-Baham est un exemple bien mémorable de l'injustice des hommes à cet égard. Quoiqu'il fût l'origine de la Fée-rie, aussi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que personne ne connût plus particulièrement le célèbre Pays du Ginnistan, & ne fût plus instruit sur les fameuses Dynasties des premiers Rois de Perse; & qu'il fût, sans contredit, l'homme de son siècle qui possédât le mieux l'Histoire de
 tous

INTRODUCTION. v

tous les évènements qui ne font jamais arriver, on le faisoit passer pour le Prince du monde le plus ignorant.

Il est vrai qu'il narroit avec si peu de graces, (chose d'autant plus desagréable, qu'il narroit toujours) qu'il étoit impossible qu'il n'ennuyât pas un peu; sur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs, que des Femmes & des Courtisans: personnes qui communément aussi délicates, que superficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne sont frappées de la grandeur & de la justesse des idées. C'est, sans doute, d'après ce que l'on pensoit de Schah-Baham dans sa propre Cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Feraïki, Auteur Contemporain de ce Prince, nous l'a dépeint dans sa grande Histoire des Indes, tel qu'on va le voir ci-dessous; c'est à l'endroit où il parle des Contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un Prince ignorant & d'une molesse achevée. On ne pouvoit pas avoir moins d'esprit; & (ce qui est assez ordinaire à ceux qui par cet endroit lui ressemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui est commun, & ne comprenoit jamais bien que les choses absurdes & hors de toute vraisemblance. Quoiqu'en tout un an il ne lui arrivât pas une seule fois de penser; à peine, en tout un jour, lui arrivoit-il de se taire une minute. Il disoit pourtant de lui modeste-

VI INTRODUCTION.

ment, qu'à l'égard de la vivacité d'esprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir son pareil.

Aucun des plaisirs qui sont dépendans de l'esprit, ne touchoit le Sultan: tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaisoit; & cependant il n'étoit pas desœuvré. Il avoit des oiseaux qui ne laissoient pas de l'amuser beaucoup; des Perroquets qui, graces au soin qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes Perroquets des Indes; sans compter des Singes auxquels il donnoit une assez grande partie de son tems; & ses Femmes qui, après tous les animaux de sa Ménagerie, lui paroïssent fort propres à le divertir.

Malgré de si grandes occupations & des plaisirs aussi variez, il fut impossible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas jusques à ces Contes fameux, objets perpétuels de son étonnement & de sa vénération, & dont il étoit défendu sur peine de la vie de faire la critique, qui, à force de lui être connus, ne lui fussent devenus insipides. Il les admiroit toujours; mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le suivoit jusques dans l'appartement de ses Femmes, où il passoit une partie de sa vie à les voir broder, & faire des découpures: arts pour lesquels il avoit une estime singuliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain, &

& auxquels il voulut enfin que tous ses Courtisans s'appliquassent.

Il recompensoit trop bien ceux qui excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder, ou découper, étoient alors dans les Indes les seuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoissoit aucune autre espèce de mérite, ou du moins, ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raison tous ceux qu'il faut pour être un bon Général, ou un excellent Ministre. Pour prouver à quel point il en étoit persuadé, il avoit élevé à la place de premier Visir, un de ces Courtisans desœuvres, de ceux qui, ne sachant à quoi employer leur tems, le passent à ennuyer les Rois de leur présence, & réciproquement à s'ennuyer de la leur. Celui-ci qui avoit été long-tems confondu dans la foule, se trouva, heureusement pour lui, un des premiers Découpeurs du Royaume, lorsqu'il plut à Schah-Baham de révéler la découpure; & sans être, comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, ne dut qu'à la supériorité de ses talens, l'honneur éclatant de découper auprès de son Maître, & la première place de l'Empire.

Entre toutes les Femmes du Sultan, on distinguoit la Sultane-Reine, qui par son esprit faisoit les délices de ceux qui, dans une Cour aussi frivole, avoient encore le

VIII INTRODUCTION.

courage de penser & de s'instruire. Elle seule y connoissoit & y soutenoit le mérite; & le Sultan lui-même osoit rarement n'être pas de son avis, quoiqu'elle n'approuvât, ni ses goûts, ni ses plaisirs. Il se contentoit, lorsqu'elle le railloit sur ses fanges & sur ses autres occupations, de lui dire qu'elle étoit caustique; défaut que les Sots ne manquent jamais de trouver aux Gens d'esprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa Cour dans l'appartement de ses Femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable; & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit: Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors; nous ne difons mot. Oh! je voudrois de la conversation, moi.

Eh! de quoi voulez-vous qu'on vous parle? demanda la Sultane. Que fais-je? reprit-il; suis-je fait pour deviner cela? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dit? Savez-vous bien que vous n'avez pas, à beaucoup près, tant d'esprit que vous vous croyez, que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons-mots, que les trois quarts du tems je n'entends seulement pas, je vous trouve, on ne peut pas plus stérile? Pensez-vous, par exemple, que si la Sultane Schéhérazade vivoit en-

encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fit pas d'elle-même, & fans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux Contes du monde? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose. Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible qu'elle ait retenu tous les Contes qu'elle avoit appris; que quelqu'un ne sache pas précisément ceux qu'elle avoit oubliez; qu'on n'en ait pas faits depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en fasse pas. Cela n'est pas douteux, Sire, dit le Visir; & je puis assurer Votre Majesté, que non seulement j'en fais, mais que j'ai même le talent d'en faire de si bizarres, que ceux de feu Madame votre Grand-Mere n'ont rien qui les puisse surpasser.

Visir, Visir, dit le Sultan, c'est beaucoup dire! Ma Grand-Mere étoit une personne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des Contes! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un Conte est le chef-d'œuvre de l'esprit humain? Et cependant, quoi de plus puérole, de plus absurde? Qu'est-ce qu'un Ouvrage (s'il est vrai toutefois qu'un Conte mérite de porter ce nom;) qu'est-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraisemblance est toujours violée, & où les idées reçues sont perpétuellement renversées; qui s'appuyant sur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des êtres extraordinaires & la tou-

x INTRODUCTION.

te-puissance de la Féeerie, ne bouleverser l'ordre de la Nature, & celui des Elémens, que pour créer des objets ridicules, singulièrement imaginez, mais qui souvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore si ces misérables fables ne gâtoient que l'esprit, & n'alloient point par des peintures trop vives, & qui blesent la pudeur, porter jusques au cœur des impressions dangereuses!

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne signifient rien! Ce que vous venez de dire, a d'abord l'air d'être beau; il faïsit, il faut l'avouer; mais avec le secours de la réflexion, il est impossible que . . . Au fonds, il ne s'agit ici que de savoir si vous avez raison; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'est ce que je ne crois pas pour faire le Bel-Esprit, assurément; mais puisqu'un Conte m'a toujours amusé, il est clair qu'il faut qu'un Conte ne soit pas une chose si frivole. Ce ne sera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut être une bête. D'ailleurs, c'est-à-dire par parenthèse, il est tout aussi clair qu'une chose merveilleuse, j'entends par-là une de ces choses . . . que je dirois bien si c'étoit de cela qu'il fût question . . . Mais parlons de bonne-foi; que nous importe, après tout? Je soutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au

qu'au sur-plus je ne les trouve plaisans que quand ils sont, ce qu'on appelle entre gens senez, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité . . . si vive! Au-reste, j'entends, je comprends bien; c'est comme si vous me disiez, que vous savez des Contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je pensois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des histoires: quand je dis des histoires, je m'entends bien; je veux des évènements singuliers, des Fées, des Talismans; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien, nous convenons donc tous de faire des Contes? Mahomet veuille m'assister! mais je ne doute pas que, même sans son secours, je n'en fasse de meilleurs que qui que ce soit; & la raison de cela, c'est que je fors d'une Maison où l'on n'ignore pas que l'on en fait faire, & sans vanité, d'assez bons.

Au-reste, comme je suis sans partialité quelconque, je déclare qu'on parlera chacun à son tour; que ce sera le sort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & que chaque jour on parlera une demi-heure, plus ou moins, selon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au
fort

XII INTRODUCTION.

fort toute sa Cour. Malgré les vœux du Visir, il tomba sur un jeune Courtisan qui, après en avoir reçu la permission du Sultan, commença ainsi :



LE



L E

S O P H A ,
CONTE MORAL.
PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, Votre Majesté n'ignore pas que , quoique je sois son Sujet, je ne suis pas la même Loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le faurois , dit le Sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre Conte. Au -reste , ce sont vos affaires ; tant pis pour vous, si vous croyez Brama : il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez Mahométan. Je vous le dis en ami. N'allez pas croire au moins que ce soit pour faire

faire le Docteur; car, au fonds, cela ne m'importe gueres. Après.

Nous autres Sectateurs de Brama, nous croyons la métempicôse, continua Amanzei (c'est le nom du Conteur;) c'est-à-dire, pour ne point embarrasser mal à propos Votre Majesté, que nous croyons qu'au sortir d'un corps, notre Ame passe dans un autre, & successivement ainsi, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre Ame soit devenu assez pure pour être mise au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuses.

Quoique le Dogme de la métempicôse soit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raisons pour le croire certain, puisqu'il y a fort peu de gens à qui il soit accordé de se souvenir des différentes transmigrations de leur Ame. Il arrive ordinairement, qu'au sortir du corps où une Ame étoit emprisonnée, elle entre dans un autre, sans conserver aucune idée, soit des connoissances qu'elle avoit acquises, soit des choses auxquelles elle a eu part.

Ainsi, nos fautes sont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carrière avec une Ame aussi neuve & aussi susceptible d'erreurs & de vices, que lorsque Brama la tira pour la première fois de cet immense tourbillon de feu dont, en attendant sa destination, elle fait partie.

Beau-

Beaucoup d'entre nous se plaignent de cette disposition de Brama, & je doute qu'ils aient raison. Nos Ames destinées pendant une longue suite de siècles à passer de corps en corps, seroient presque toujours malheureuses, si elles se souvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, se trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obscurs que la grandeur de leur misère rend plus à plaindre encore que les animaux les plus vils, ne soutiendrait pas, sans desespoir, sa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui se voit dans le sein des richesses, ou élevé au rang suprême, s'il se souvenoit de n'avoir été qu'un insecte, pourroit abuser moins de l'état heureux ou brillant où la bonté de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nez dans la bassesse, & élevez par la fortune, l'on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'Ame, d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée du grand nombre d'idées qui lui resteroient de ses vies précédentes, & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit,

roit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe, lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la Morale que ce que vous venez de me dire? Sire, répondit Amanzei, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, repliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzei. Il me reste cependant à dire à Votre Majesté, que Brama permet quelquefois que nous nous souvenions de ce que nous avons été, sur-tout quand il nous a infligé quelque peine singuliere; & ce qui le prouve, c'est que je me souviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le Sultan, allons, cela ne se peut pas. Me prenez-vous pour une Autruche, de me faire de ces Contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles balivernes.

Votre Clémentie Majesté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane: il est dans son Auguste Caractère de ne douter de rien; & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'est pas relatif à ses idées ordinaires.

Croyez-

Croyez-vous ? repliqua le Sultan terrassé par l'objection. Il me semble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'est pas cependant que je ne pusse Mais parbleu, j'ai raison. Je ne saurois en conscience croire ce que dit Amanzei ; est-ce donc pour rien que je suis Musulman ?

A merveille, répondit la Sultane ; hé bien, écoutez Amanzei, & ne le croyez pas. Ah ! oui, reprit le Sultan, ce ne sera point parce que la chose est incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas ; mais, parce que fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant ? Cela fait une terrible aventure ! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé ?

Oui, Sire, répondit Amanzei. Le premier Sopha dans lequel mon Ame entra, étoit couleur de rose, brodé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un assez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre chose ? Quel étoit le fin de cette plaisanterie ? Sopha ! Cela me passe.

C'étoit, répondit Amanzei ; pour punir mon Ame de ses dérèglemens. Dans quel que corps qu'il l'eût mise, il n'avoit pas eu lieu d'en être content ; & sans doute, il crut m'humilier plus en me faisant Sopha, qu'en me faisant reptile.

Je me souviens qu'au sortir du corps

L. Partie.

B

d'une

d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune-homme. Comme il étoit minaudier, coquet, tracassier, médifant, grand connoisseur en bagatelles, uniquement occupé de ses habits, de sa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'aperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, savoir un peu ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme? Cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avoient de singulieres idées. Je ne fais si je me fais bien entendre; mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles pensent.

Peut-être, répondit Amanzei, serions-nous plus éclairés là-dessus, si nous leur croyions moins de finesse. Il me semble que, lorsque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment seul me les faisoit naître, qui cherchoient des raisons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétoient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je passois pour fausse: on me croyoit coquette, dans l'instant que j'étois tendre: j'étois sensible, & l'on imaginoit que j'étois indifférente. On me donnoit presque toujours un caractère qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de cesser de l'être. Les gens intéressés à me connoître le plus, avec qui
je

je dissimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiscrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les secrets les plus cachez de ma vie, ou les secrets les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me faisoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que suivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient sans cesse, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le favois, dit le Sultan; on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems pour moi que j'y ai renoncé. Mais laissons là cette matiere, elle aiguise trop l'esprit, & elle est cause que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me semble que je voulois savoir ce que vous faisiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'est resté de ce que je faisois alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzei. Ce dont je me souviens le plus, c'est que j'étois galante dans ma jeunesse; que je ne favois, ni haïr, ni aimer; que née sans caractère, j'étois tour à tour ce qu'on vouloit que je fusse, ou ce que mes intérêts & mes plaisirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite; & qu'enfin je mourus en m'occu-

pant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amusée le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette espèce. Il voulut qu'elle conservât dans cette prison toutes ses facultez; moins, sans doute, pour adoucir l'horreur de mon sort, que pour me la faire mieux sentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carrière, que quand deux personnes se donneroient mutuellement, & sur moi, leurs prémices.

Voilà, s'écrie le Sultan, bien du galimatias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la Sultane. Pourquoi pas? reprit-il, j'aime assez les choses claires. Cependant, si vous n'êtes pas de mon avis, je consens qu'Amanzei soit aussi obscur qu'il le voudra. Graces au Prophète! il ne le fera jamais pour moi.

Il me restoit assez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vû, continua Amanzei, pour sentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choisi pour prison; mais la permission qu'il me donna de me transporter quand je le voudrois, de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me
la

la rendre moins ennuyeuse. D'ailleurs, mon Ame étoit aussi sensible aux ridicules d'autrui que lorsqu'elle animoit une femme, & le plaisir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus secrets, & d'être en tiers dans les choses que l'on croiroit le plus cachées, la dédommagea de son supplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon arrêt, il transporta lui-même mon Ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité qui passoit pour être extrêmement sage; mais, s'il est vrai qu'il y ait peu de Héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire aussi qu'il y a pour leur Sopha bien peu de femmes vertueuses.

CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN Sopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet séparé du reste de son Palais, & où, disoit-elle, elle n'alloit souvent que pour méditer sur ses devoirs, & se livrer à Brama avec moins de distraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit

orné, qu'il ne servît jamais qu'à d'aussi sérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût somptueux, ni que rien y parût trop recherché; tout y sembloit, au premier coup-d'œil, plus noble que galant; mais à le considérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une certaine commodité, de ces choses enfin que l'austérité n'invente pas, & dont elle n'est pas accoutumée à se servir. Il me sembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaye pour une femme qui affi-choit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma Maîtresse entra; elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais sans me louer trop, & d'un air froid & distrait, elle renvoya l'Ouvrier. Aussi-tôt qu'elle se vit seule, cette physionomie sombre & sévère s'ouvrit; je vis un autre maintien & d'autres yeux; elle m'essaya avec un soin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de simple parade. Cet essai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit yûe sans témoins, ne m'étoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je savois que ces Ames que l'on croit si parfaites, ont toujours un vice favori, souvent combattu, mais presque toujours triomphant; qu'elles paroissent sacrifier des plaisirs; qu'elles n'en goûtent quelquefois
qu'avec

qu'avec plus de sensualité; & qu'enfin elles font souvent consister la vertu, moins dans la privation, que dans le repentir. Je conclus de cela, que Fatmé étoit paresseuse, & je me ferois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La première chose qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort secrètement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux; elle en tira un livre. De cette armoire elle passa à une autre, où beaucoup de volumes étoient fastueusement étalez; elle y prit aussi un livre qu'elle jeta sur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choisi d'abord, se plonger dans toute la mollesse des coussins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzei, interrompit le Sultan, étoit-elle jolie, votre femme raisonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzei, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroïssoit. On sentoît même qu'avec moins de modestie, ces airs évapores qui inspirent le mépris, à la vérité, mais qui excitent les desirs, elle auroit pu ne le céder à personne. Ses traits étoient beaux, mais sans jeu, sans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux sans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une physionomie vertueuse. Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de soi-même. Quoiqu'elle fût bien faite,
elle

elle se tenoit mal ; & si elle marchoit noblement, c'est parce qu'une démarche lente & posée convient à des personnes occupées des objets les plus sérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure, n'alloit pas jusques à cette négligence qui rend presque toujours les vertueuses dégoûtantes. Ses habits étoient simples, de couleurs obscures ; mais dans leur modestie on trouvoit de la noblesse & du choix : elle avoit même soin qu'ils ne pussent rien dérober de l'élégance de sa taille ; & sous l'attrail de l'austérité, il étoit aisé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus sensuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéressoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, composées par un Bramine. Soit qu'elle crût avoir assez de celles qu'elle faisoit elle-même, ou que celles-là ne portassent pas sur des objets qui lui plussent, elle ne daigna pas en lire deux, quitta bien-tôt ce livre pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire secrète, & qui étoit un Roman dont les situations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroissoit si peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma surprise. Sans doute, dis-je en moi-même, elle veut s'éprouver, & favoir jusques à quel point son Ame est affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celle des autres.

Sans

Sans deviner alors le motif qui la faisoit agir d'une façon si contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en supposai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ses yeux devinrent plus vifs; elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorsqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma, à tout événement, de l'ouvrage du Bramine; sans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air si respectueux, que malgré la noblesse de sa physionomie, & la richesse de ses vêtements, je le pris d'abord pour un des Esclaves de Fatmé. Elle le reçut avec tant d'aigreur! lui parla si durement! parut si choquée de sa présence! si ennuyée de ses discours! que je commençai à croire que cet homme si maltraité ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle le rejetta long-tems & avec aigreur, les instantes prières qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatientante correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit

I. Partie. C pas

pas la seule chose qui le rendît si docile. Fatmé étoit belle ; & quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des desirs , elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulût paroître aux yeux de son mari , elle éveilla sa tendresse. L'Amant le plus timide , & qui parleroit amour pour la première fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus , seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répondre à son ardeur. Elle s'en défendit long-tems de mauvaise grace , & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelque opiniâtreté qu'elle lui refusât tout ce qui auroit pu lui faire penser qu'elle n'avoit pas pour ce qu'il exigeoit d'elle , la plus forte répugnance , je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins insensible qu'elle ne vouloit le paroître. Ses yeux s'animerent , elle prit un air plus attentif , elle soupira , & quoiqu'avec nonchalance , elle devint moins oisive. Ce n'étoit cependant pas son mari qu'elle aimoit. Je ne sais quelles étoient alors les idées de Fatmé ; mais , soit que la reconnaissance la rendît plus douce , soit qu'elle voulût engager son mari à de nouvelles attentions , des propos assez tendres , quoique graves & mesurez , succéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il est apparent qu'il n'en découvroit pas le motif , ou qu'il n'en

n'en étoit pas touché ; & il ne l'est pas moins que sa froideur ou sa distraction déplurent à Fatmé. Insensiblement elle engagea une querelle ; elle vit dans un instant à son mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas ? Quelle débauche ! Quelle dissipation ! Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ. Le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haïssoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions se croyoit obligée au moins d'être hypocrite ; que cette femme auroit rassuré de gens, s'ils avoient pu comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du cabinet !

Oui-dà ! dit le Sultan, est-ce que c'étoit une femme qui dans le fonds . . . comme il y en a qui font semblant . . . c'est que cela arrive, au moins ? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont Sa Majesté s'explique, reprit Amanzei, il n'est pas bien difficile de deviner ce qu'elle desire, & sans vouloir me vanter de trop de finesse, j'ose croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le Sultan en riant; eh bien, voyons un peu, qu'est-ce que je pensois?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzei. C'est cela, ou je meure, interrompit le Sultan. Continuez; vous avez réellement bien de l'esprit!

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaisirs, continua Amanzei, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de fureté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeunesse à l'éclat, à la dissipation, aux jeunes-gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur siècle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement; plus méprisables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichent leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Assez heureuse pour être née avec cette fausseté qu'inspirent aux femmes la nécessité de se déguiser, & le desir de se faire estimer, (desir qui n'est pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit senti de bonne heure qu'il est impossible

fi ble

fible de se dérober aux plaisirs, sans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, sans s'exposer à une honte & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'imposture dès sa plus tendre jeunesse, elle avoit moins songé à corriger les panchans vicieux de son cœur, qu'à les voiler sous l'apparence de la plus austere vertu. Son ame, naturellement... dirai-je voluptueuse? non; ce n'étoit pas le caractère de Fatmé: Son ame étoit portée aux plaisirs, peu délicate, mais sensuelle, elle se livroit au vice, & ne connoissoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore vingt ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui séduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien sur elle: une figure aimable, beaucoup d'esprit, lui inspiroient peut-être des desirs; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ses passions étoient choisis parmi des gens non suspects, engagez par leur genre de vie à taire leurs plaisirs; ou entre ceux que la bassesse de leur état dérober aux soupçons du Public, que la libéralité séduit, que la crainte retient dans le silence, & qui dévouez en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroissent pas moins propres aux plus doux mysteres de l'amour. Fatmé, au reste, méchante, colere, orgueilleuse, s'abandonnoit sans danger à son caractère; il

n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait servir avec succès à sa réputation. Haute, impérieuse, dure, cruelle, sans égards, sans foi, sans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui causoit le dérèglement des autres, le desir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ses vices. C'étoit toujours à si bonne fin qu'elle nuisoit ! Elle étoit si saintement vindicative ! Son ame étoit si pure ! Quel moyen de soupçonner un cœur si droit, si sincere, d'être conduit dans ses haines par quelque motif qui lui pût être personnel ?

C H A P I T R E III.

Qui contient des Faits peu vraisemblables.

APRES le départ de son mari, Fatmé alloit reprendre sa lecture, lorsqu'un vieux Bramine, suivi de deux vieilles Femmes, dont il se disoit le consolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé se leva, & les reçut d'un air si modeste, si recueilli, qu'il étoit impossible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de se prosterner devant lui ; mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit si bien le cas qu'il faisoit de

de lui-même ! Il paroïssoit si content de ce qu'elle faisoit pour lui, si persuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impossible de ne pas rire en moi-même de la sotte vanité de ce ridicule personnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des personnes d'un si rare mérite, la conversation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'est point que les gens qui vivent dans la dissipation, ne médissent souvent ; mais plus occupez des ridicules que des vices, la médisance n'est pour eux qu'un amusement, & ils ne sont point assez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuisent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire ; ou du moins leur légèreté & le goût des plaisirs ne leur permettent, ni de la conserver long-tems, ni de songer à la mettre à profit. Cette façon aigre & pesante de parler mal des autres, & qu'on trouve si nécessaire pour les corriger, qui sans cette vûë même paroîtroit si condamnable, leur est inconnue ; ils... Aurez-vous bien-tôt fait ? interrompit le Sultan en colere. Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore sur le tapis ? Mais, Sire, répondit Amanzei, il y a des occasions où elles sont indispensables. Et moi, je prétends, repliqua le Sultan, que cela n'est pas vrai ; & quand cela seroit . . ? En un mot, puisque c'est à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les fasse à ma fantaisie. Di-

vertifiez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finissent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur; mais, parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure foi de Sultan, que je tuerai le premier qui osera me faire une réflexion. Nous verrons à présent comment vous vous en tirerez.

En me préservant des réflexions, répondit Amanzei, puisqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majesté. Fort bien, cela, dit le Sultan; allez.

Jamais on n'est sensible au plaisir de dire mal des autres, qu'on ne le soit aussi à celui de parler bien de soi-même. Fatmé & les personnes qui étoient chez elle, avoient trop de raisons de s'estimer beaucoup, pour ne pas mépriser tous ceux qui ne leur ressembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit nécessaire pour jouer, elles commencerent une conversation qui ne démentit point leur caractère. Le vieux Bramine cependant dit du bien d'une femme que Fatmé connoissoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choses contre lesquelles elle se déchainoit, l'amour étoit ce qui lui paroissoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualitez les plus estimables, rien ne pouvoit la sauver de la haine de Fatmé; mais qu'elle eût les vices les plus deshonorans & les plus odieux, & qu'on pût ne pas nommer son
Amant,

Amant, c'étoit pour elle une personne respectable, & dont on ne pouvoit assez révéler la vertu.

La femme que le Bramine louoit, étoit malheureusement pour elle dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges? Le Bramine se défendit sur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs si condamnables; & Fatmé l'instruisit charitablement des raisons qui la lui faisoient mépriser.

Je ne doute pas, Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuse & portée au bien comme vous l'êtes, vous ne soyez infiniment sensible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons ensemble tant déploré la perte, Nahami lassée de ses erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde; elle ne met plus de rouge. Hélas! s'écria Fatmé, qu'elle est louable, si ce retour est sincère! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les personnes de votre caractère sont facilement trompées. Je le sens par moi-même. Quand on est né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un soit assez malheureux pour ne les avoir point. Après tout, c'est un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne saurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au

monde, elle n'en ait pas abjuré sincèrement les erreurs. On quitte le rouge plus aisément que ses vices, & souvent on prend un air plus réservé, plus modeste, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour imposer au monde sur des dérèglements auxquels on est encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham, en bâillant, cette conversation m'est mortelle! pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conscience, cela ne vous ennuye-t-il pas vous-même? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire, répondit Amanzei. Après avoir poussé sur Nahami la conversation aussi loin qu'elle pût aller, on revint aux médisances générales; & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Ensuite on se loua, on se mit tristement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice possibles, & l'on fortit.

J'étois sur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger considérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzei. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je sais récompenser les services qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'est que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, j'espère que vous sortirez bien de votre conte, enfin. . . tout cela me fait plaisir; & puis il faut encourager le mérite.

Le

Le nouvel Emir, après avoir rendu graces au Sultan, pourſuivit ainſi : Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la viſite de ces trois perſonnes avoit fait ſur elle le même effet que ſur Votre Majeſté, & que ſi elle en eût été la maîtreſſe, elle auroit employée ſa journée à d'autres amuſemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurez.

Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties, Fatmé ſe mit à rêver profondément, mais ſans triſteſſe; ſes yeux s'attendrirent, ils errerent languiſſamment dans le cabinet, il ſembloit qu'elle deſirât vivement quelque choſe qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A ſa voix, un jeune Eſclave d'une figure plus fraîche qu'agréable, ſe préſenta. Fatmé le fixant avec des yeux où regnoient l'amour & le deſir, parut cependant irréſolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin; vien, nous ſommes ſeuls, tu peux ſans danger te ſouvenir que je t'aime, & me prouver ta tendreſſe.

Dahis à cet ordre quittant l'air reſpectueux d'un Eſclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif, & ardent, dévoré de deſirs, ne connoiſſant point l'art de les ſatisfaire par degrez, ignorant la galanterie, ne ſentant point de certaines choſes, ne détaillant rien, mais s'occupant eſſentiellement de tout. Ce n'étoit

toit pas un Amant, & pour Fatmé qui ne cherchoit pas l'amusement, c'étoit quelque chose de plus nécessaire. Dahis louoit grossièrement; mais le peu de finesse de ses éloges, ne déplaisoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inspiroit des desirs, croyoit toujours être louée assez bien.

Fatmé se dédommagea avec Dahis de la réserve avec laquelle elle s'étoit forcée avec son mari. Moins fidele aux séveres loix de la décence, ses yeux brillèrent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis les noms les plus tendres, & les plus ardentes caresses. Loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle sentoit, elle se livroit à tout son trouble. Plus tranquille, elle faisoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de sa complaisance, & que de lui-même il n'auroit pas desirées.

Dahis, cependant, paroissoit peu touché. Ses yeux s'arrêtoient stupidement sur les objets que la facile Fatmé leur présentoit. C'étoit machinalement qu'ils faisoient impression sur lui; son ame grossiere ne sentoit rien; le plaisir ne pénétoit même pas jusqu'à elle. Pourtant Fatmé étoit contente. Le silence de Dahis & sa stupidité ne choquoient point son amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raisons pour croire qu'il étoit sensible à ses charmes,
pour

pour ne pas préférer son air indifférent aux éloges les plus outrez, & aux plus fougueux transports d'un Petit-Maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux desirs de Dahis, annonçoit assez qu'elle avoit aussi peu de délicatesse que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les transports, ces tendres riens que la finesse de l'ame & la politesse des manieres rendent supérieurs aux plaisirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis fortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces personnes malheureuses qui, ne pensant jamais rien, n'ont jamais aussi rien à dire, & qui sont meilleures à occuper qu'à entendre.

Quelque idée que les amusemens de Fatmé m'eussent donnée d'elle, j'avouerei qu'après la retraite de Dahis, je crus que ne lui restant plus rien sur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en sortiroit bien-tôt; je me trompois: c'étoit sur ce genre de méditation une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni si ample matiere, lorsqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine sérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces physionomies dont l'air composé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré son habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aisé de remarquer qu'il étoit tourné de fa-

çon à donner des idées à plus d'une prude ; aussi étoit-il Bramine d'Âgra, le plus recherché, le plus consolant & le plus employé. Il parloit si bien ! disoit-on ; c'étoit avec tant de douceur qu'il infinuoit dans les ames le goût de la vertu ! le moyen fans lui de ne pas s'égarer ? Voilà ce qu'en public on disoit de lui. On verra bien-tôt sur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & si ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'un air doucereux & empesté, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne recherchât des airs légers ; mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le Bramine perçoit au travers du masque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé en mignaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Êtres heureux destinez au service de Brama. Vous élevez mon ame à une extase qui a quelque chose de céleste, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languissant, lui répondit sur le même ton ; & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entre eux une conversation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'eusse jamais compris leurs discours.

Fatmé, qui naturellement faisoit assez peu cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle

le

le en dit, n'estimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la première à s'en nayer du sentiment. Le Bramine à qui il ne plaïsoit pas plus qu'elle, le quitta bientôt aussi, & cette conversation, si fade, si douceuse, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il est vrai cependant que Fatmé, en faisant les mêmes choses, étoit plus soigneuse des dehors. Elle vouloit, & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine qui, pour le caractère & la figure, ressembloit assez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit sans cesse la complaisante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendresse ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent ensemble du plaisir qu'il y a à tromper les autres, & se firent mutuellement des leçons d'hypocrisies. Ces deux odieuses personnes se séparèrent enfin, & Fatmé alla desespérer son mari, & faire parade de ses mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuser ses loisirs que celles que j'ai racontées à Votre toujours Auguste Majesté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oubloit quelquefois. Un jour que seule avec son Bramine, elle se livroit à ses transports, son mari que le hazard conduisit à la porte du cabinet, entendit des sou-

soupirs & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laissoient si peu imaginer ses amusemens particuliers, que je doute que son mari devinât d'abord de qui partoient les soupirs & les étranges paroles qui venoit de fraper ses oreilles.

Soit enfin qu'il crût reconnoître la voix de Fatmé, soit que la curiosité seule lui fît desirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureusement pour Fatmé, la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un seul coup.

Le spectacle qui frapa ses yeux, le surprit au point que sa fureur demeurant suspendue, il sembla pendant quelques instans douter de ce qu'il voyoit, & ne savoir à quoi se déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtement dû à vos vices & à votre hypocrisie!

A ces mots, sans écouter, ni Fatmé, ni le Bramine, qui s'étoient précipitez à ses pieds, il les fit expirer sous ses coups. Quelqu'affreux que fût ce spectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils pussent être plaints; & je fus charmé qu'une aussi terrible catastrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux personnes qu'on y avoit si long-tems regardées comme des modèles de vertu.

CHAPITRE IV.

*Où l'on verra des choses qu'il se pourroit
bien qu'on n'eût pas prévûes.*

APRE'S la mort de Fatmé, mon ame prit son essor, & vola dans un Palais voisin, où tout me parut à-peu-près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant on y pensoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu sensées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A son air simple & modeste, au soin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions, & de les cacher, à la paix qui sembloit regner dans son cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroissoit. Sage sans contrainte & sans vanité, elle ne se faisoit, ni une peine, ni un mérite, de suivre ses devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triste, ni grondeuse. Sa vertu étoit douce & paisible: elle ne s'en faisoit pas un droit de tourmenter ni de mépriser les autres; & elle étoit sur cet

I. Partie.

D

ar-

article beaucoup plus réservée que ne le font ces femmes qui ayant tout à se reprocher, ne trouvent cependant personne exempte de reproche. Son esprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjoûment. Elle ne croyoit pas sans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'est jamais plus respectable que lorsqu'on est ennuyeux. Elle ne médisoit point, & n'en savoit pas moins amuser. Persuadée qu'elle avoit autant de foiblesses que les autres, elle savoit pardonner à celles qu'elle leur découvroit. Rien ne lui paroïsoit vicieux ou criminel que ce qui l'est effectivement. Elle ne se défendoit pas les choses permises, pour ne se permettre, comme Fatmé, que celles qui sont défendues. Sa maison étoit sans faste, mais tenue noblement. Tous les honnêtes-gens d'Agra se faisoient honneur d'y être admis; tous vouloient connoître une femme d'un aussi rare caractère; tous la respectoient; & malgré ma perversité naturelle, je me vis enfin forcé de penser comme eux.

J'étois, lorsque j'entrai chez cette Dame, si rempli encore de la fausseté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle me fit les mêmes choses, & je confondis au premier coup-d'œil la femme vertueuse avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Esclave, ou un Bramine, sans croire qu'on me mettroit de la conversation; & je fus long-tems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oisi-

L'oisiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maison, m'ennuya enfin; & persuadé que ce seroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matière à observations, je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convaincu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuses, mais desirant assez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon Ame, pour varier les spectacles que son état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce Palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une assez vilaine maison, obscure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triste, meublée au-dessous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus assez heureux pour rencontrer un Sopha qui, terni, délabré, témoignoit assez que c'étoit à ses dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut avant que je fusse chez qui j'étois, la première idée qui me vint; & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre, en effet, servoit de retraite à une Fille assez jolie, & qui par sa naissance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaise compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, composent la bonne. C'étoit une jeune Danseuse, qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la

fortune & la réputation n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particulièrement presque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontez, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un Intendant des Domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif (c'est le nom de cet Intendant) par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulût être poli; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & sèche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non seulement il l'avoit oublié, mais même il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre. Il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le Seigneur. Vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur. Ignoble & sans goût dans sa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit, & moins encore d'éducation, il n'y avoit

avoit rien à quoi il ne crût se connoître, & dont il ne voulût décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit; non qu'il pût nuire, mais il favoit obliger. Les plus Grands d'Agra étoient assidue-ment ses complaisans & ses flatteurs; & leurs femmes mêmes étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il pouffoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fût dans Agra, il étoit quelquefois bien-aîsé de se délasser des trop grands empressemens des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire) souvent gueres plus dange-reux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Em-pereur devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & dif-ferts; puis en daignant à peine lever les yeux sur elle: Vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il; il faut vous en tirer. C'est au-tant pour moi, que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces pa-roles, il s'affit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libortez qu'il voulut; mais, comme il avoit

plus de libertinage que de desirs, elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vû haute & capricieuse avec les Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit desirer qu'elle le fit. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin; mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes-gens, des mœurs, une conduite réglée; sans tout cela, nous ne serions pas long-tems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi. Vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous; j'y vais pourvoir. Bon-jour.

En achevant ces mots, il sortit. Amine le reconduisit respectueusement, & revint sur moi se livrer à toute la joye que lui causoit sa bonne fortune, & compter avec sa Mere les diamans & les autres richesses qu'elle attendoit le lendemain de la générosité d'Abdalathif.

Cette Mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaisante des Mères, exhortoit sa fille à se conduire sagement dans le bonheur qu'il plaisoit à Brahma de lui envoyer; & comparant l'état où elles étoient, à celui dans lequel elles alloient se trouver, faisoit mille réflexions sur la providence des Dieux qui n'abandonne jamais ceux qui la méritent.

Elle

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de sa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ? mon enfant , lui disoit-elle ; aussi c'est bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois , vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence ; ce qui est un grand vice ; ou ce qui ne vaut pas mieux , & vous a donné de grands ridicules , vous vous prenez de fantaisie. Je ne dis pas qu'on ne se satisfasse quelquefois , à Dieu ne plaise ; mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs , qu'on en néglige sa fortune : il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous , peut se livrer quelquefois à l'amour ; & malheureusement vous avez donné là-dessus matière à bien des propos. Enfin , vous êtes encore bien jeune , & j'espère que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition , que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on fait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien , tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix , ou du moins , à bon marché. Voyez Roxane , Atalis , Elzire , elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher ; aussi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous , voyez comme elles sont riches ? Profitez bien de leur exemple ; ce sont des filles bien raisonnables.

Hé !

Hé! oui, ma Mere, oui, répondit Amine que cette exhortation impatientoit, j'y songerai. Mais me conseillerez-vous pour tant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement? Cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la Mere; à l'égard de son cœur, on n'en est pas la maîtresse. Je dis simplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyiez *incognito*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons qu'ils n'en ont eues jusques ici. Si vous voulez, je leur parlerai, moi. Vous avez Massoud que vous aimez; c'est un bon choix. Il n'est connu de personne, il se prête à tout, vous le faites passer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monsieur qui vous veut du bien, s'y trompera comme les autres; en vous conduisant avec prudence, il ne se doutera de rien, & . . . Croyez-vous, ma Mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans? Ah! oui, il m'en donnera. Ce n'est pas, ajoutoit-elle, que j'aie de la vanité; mais, quand on tient un certain rang, on est bien-aise d'être comme tout le monde. Là-dessus elle se mit à compter toutes les filles qui seroient desespérées, & des diamans, & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flatoit plus que sa fortune même.

Le lendemain d'assez bonne heure, un char vint la prendre; & mon Ame curieuse

se de voir l'usage qu'Amine feroit des conseils de sa Mere, la suivit. On la conduisit dans une jolie maison toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha superbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vû personne dans une aussi forte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ses yeux. Après avoir curieusement examiné tout, elle vint se mettre à sa toilette. Les vases précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des Esclaves bien vêtus qui d'un air respectueux s'empressoient à la servir, des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ses ordres; tout la transportoit & augmentoit son yvresse.

Quand elle en fut un peu revenue, elle songea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de spectateurs. Elle parla à ses Esclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choisit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit, fût prêt pour le lendemain au plutard, se remit à sa toilette, y resta long-tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient destinées, se revêtit d'un deshabillé superbe qui avoit été fait pour une Princesse d'Agra, & qu'elle trouva à peine assez beau pour elle.

Elle passa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle

I. Partie.

E

voyoit,

voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le soir enfin il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine se précipita à ses pieds, & dans les termes les plus ignobles le remercia de tout ce qu'il faisoit pour elle.

J'étois étonné, moi, qui jusques alors avois été en bonne compagnie, de tout ce qui frapoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'eusse jamais entendu de sottises; mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il semble presque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à passer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue conversation, Abdalathif tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, qu'il jetta sur une table, d'un air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de besoin. Je me charge de toute la dépense de votre maison & de celle de votre personne. Je vous ai envoyé un Cuisinier; c'est après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte souper souvent ici. Nous n'y serons pas toujours seuls; des Seigneurs de mes amis avec quel-

quelques Beaux-Esprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos compagnes, des plus jolies, s'entend; cela fera des souters gais, je les aime.

A ces mots, il la conduisit dans le petit cabinet où j'étois, & la Mere d'Amine, cette femme respectable qui jusquelà avoit été présente à la conversation, se retira & ferma la porte.

Ce n'est pas d'une pareille conversation, dit Amanzei en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majesté. Amine y parut tout-à-fait tendre & vive jusqu'au transport. Abdalathif avoit pris soin de lui dire auparavant, que les femmes réservées dans leurs discours, lui déplaisoient; & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, son éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, Votre Majesté imagine sans peine, qu'il se tint des propos qu'il seroit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatoient pas.

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez, dit la Sultane en se levant; mais, comme je suis sûre qu'ils ne m'amuseroient pas, vous trouverez bon que je sorte.

Voyez-vous cela! s'écria le Sultan, la belle modestie! Vous croyez peut-être que j'en suis la dupe? Détrompez-vous. Je connois les femmes à présent, & je me souviens d'ailleurs, qu'un homme qui les

connoissoit aussi-bien que moi , ou à-peu-près , m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaisir que ce qui leur est défendu , & qu'elles n'aiment que les discours qu'il semble qu'elles ne doivent pas entendre ; par conséquent , si vous sortez , ce n'est pas que vous ayiez envie de sortir. Mais n'importe , Amanzei me dira à mon coucher , ce que vous ne voulez pas qu'il me dise à présent. Cela fera précisément que je n'y perdrai rien , n'est-il pas vrai ? Amanzei n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raison , & après avoir exagéré la prudence de sa conduite , il continua ainsi :

Après l'entretien d'Abdalathif & d'Amine , qui fut plus long qu'intéressant , on servit. Comme je n'étois pas dans la salle à manger , je ne puis , Sire , vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils eussent fouffé tête à tête , il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus sobres. Après quelques fort mauvais discours , Abdalathif s'endormit sur le sein de sa Dame.

Amine , toute complaisante qu'elle étoit , trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prit avec elle de si grandes libertez. Sa vanité souffroit aussi du peu de cas qu'il paroissoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnez sur la façon dont elle avoit soutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui , l'avoient enorgueillie , & lui faisoient croire qu'elle méritoit qu'il prit la peine de l'en-

l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué son chagrin, si Abdalathif ouvrant pésamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton brusque, l'heure qu'il étoit. Il se leva sans attendre sa réponse. Adieu, lui dit-il en la caressant brutalement, je vous ferai dire demain si je puis souper ici. A ces mots, il voulut sortir. Quelque envie qu'eût Amine qu'il la laissât libre, elle crut devoir le retenir; quoiqu'elle poussât la fausseté jusqu'à pleurer de son départ, il fut inexorable, & se débarassa des bras d'Amine, en lui disant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut sorti, elle sonna, en l'honorant à demi-bas de toutes les épithètes qu'il méritoit. Pendant qu'on la deshabilloit, sa Mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ses Esclaves; enfin elle ordonna qu'on la laissât seule. Peu de momens après que sa Mere & ses Esclaves se furent retirez, la premiere rentra. Elle menoit un Negre, mal-fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt aperçu, qu'elle vint l'embrasser avec emportement.

Amanzei, dit le Sultan, si vous ôtiez ce Negre-là de votre histoire, je pense qu'elle n'en seroit pas plus mauvaise. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Aman-

zei. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puisque vous n'avez pas l'esprit de le voir. La première femme de mon Grand-Pere Schah-Riar couchoit avoit tous les Negres de son Palais. C'a été graces à Dieu, une chose assez notoire. En conséquence de ce, mon susdit Grand-Pere, non seulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après; jusques à ma Grand-Mere Schéhérazade qui lui en fit perdre l'habitude. Donc je trouve fort peu respectueux que l'on vienne, après ce qui est arrivé dans ma famille, me parler de Negres, comme si je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous passe celui-ci, puisqu'il est venu; mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzei après avoir demandé pardon au Sultan de son étourderie, continua ainsi: Ah! Massoud, dit Amine à son Amant, que j'ai souffert d'être deux jours sans te voir! Que je hais le monstre qui m'obsede! Qu'on est malheureuse de se sacrifier à sa fortune!

Massoud à tout cela répondoit assez peu de chose. Il lui dit cependant que, quoiqu'il l'aimât avec toute la délicatesse possible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta ensuite à faire tout ce qui seroit convenable pour le ruiner; & se livrant après à toute la fureur des caresses d'Amine, ils commencerent une sorte d'entretien dont la joye de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de sortir du

ca.

cabinet, elle paya fort généreusement Maf-foud de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle passa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorsqu'elle vit paroître le jour; & la Mere d'Amine qui par une porte de son appartement qui donnoit dans celui de sa fille, l'avoit introduit, le fit sortir par la même voye.

Amine passa la matinée à essayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut son amusement jusques à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danser chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient suivis de quelques jolies compagnes d'Amine, de quelques jeunes Omrahs, & de trois Beaux-Esprits des plus renommez d'Agra. Ils s'empresferent à l'envie de louer la magnificence d'Abdalathif, son goût, son air noble, la délicatesse de son esprit, & la sûreté de ses lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naissance, ou leurs talens, tenoient un rang distingué, pouvoient se pardonner la bassesse & la fausseté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine; mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire sentir qu'elle n'étoit que subalterne, & que sans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle aussi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun se dispersa dans le salon a-

vec qui il lui plut. La conversation étoit, selon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate; & en tout, il me parut que l'on ménageoit assez peu les Dames qui devoient souper chez Amine, & qu'elles ne s'en offensoient gueres.

On descendit enfin pour souper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon Ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les discours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le souper, & ceux qui le suivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enyvré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à son Cuisinier, avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un Jeune-homme qui avoit intérêt qu'il laissât bien-tôt Amine en état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'Etat autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au Peuple, qu'il le convainquit qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'Etat ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine,

mine,

mine & le Jeune-homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bien-tôt. Elle se mit à sa toilette d'un air nonchalant, & débarassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le recit que le Jeune-homme lui avoit fait de ses souffrances (car je ne saurois croire qu'une Ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt,) l'introduisit discrètement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'après qu'il lui eut donné parole positive de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité, dit Amine au Jeune-homme quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement pour m'être déterminée à ce que je fais! Car enfin, je trompe un honnête-homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devois être fidele. J'ai tort, je le sens bien; mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui, est bien éloigné de mon caractère. Je vous en fait d'autant plus de gré, répondit le Jeune-homme en voulant l'embrasser. Oh! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre: de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis; mais si j'allois

plus loin, je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le Jeune-homme, deviens-tu folle? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément; mais à quoi veux-tu qu'il nous serve? Est-ce pour cela que je suis venu ici?

Vous vous êtes trompé, répondit-elle, si vous avez attendu de moi quelque autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidele, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite Reine, repartit le Jeune-homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidele. Hé! dis-moi, en as-tu beaucoup fait de pareils en ta vie? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupules, & vous en avez en général beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi-bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé; mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont éblouie, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? Tiens, poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis

fuis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les vœux que tu as pu faire. Conveniens-en du moins. Que vous êtes badin! répondit-elle en se saisissant de la bourse; vous me connoissez bien peu! Je vous jure que sans l'inclination que je me sens pour vous. . . . Finissons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je suis noble, je te dispense des remerciemens, & même de cette prodigieuse inclination que tu as pour moi: aussi-bien dans le marché que nous avons fait ensemble, ne m'a-t-elle servi à rien. Je te paye même aussi cher que si j'étois en premier; & tu fais bien que cela n'est pas dans les règles. Il me semble que si, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, & Si je ne te payois, interrompit-il qu'à raison de ce qu'elle te coûte, je te répons que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois, finissons; quoique tu ayes de l'esprit autant qu'on en puisse avoir, la conversation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, disoit-elle, qu'elle se défiât de lui; mais il pouvoit lui-même s'être trompé. Enfin elle ne se rendit à ses desirs, que quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroître, la Mere d'Amine revint, & dit au Jeune-hom-

homme qu'il étoit tems qu'il se retirât. Il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis, quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation. Cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres il feroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir autant de nuits qu'elle pouroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce Jeune-homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mere lui avoit donnez, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la desirer, pourvu cependant qu'ils fussent assez riches pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que, comme elle avoit des principes & des scrupules, il en coûtoit plus aux étrangers, à ceux sur-tout qu'elle regardoit comme des infideles, qu'à ses compatriotes, & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle. Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ses répugnances, & après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ses remords. Elle s'étoit même fait là-dessus des arrangemens singuliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me souviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre pour obtenir d'elle des complaisances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit

Soit qu'Abdalathif fût trop persuadé de son mérite, pour croire qu'Amine pût être infidèle, soit qu'aussi ridiculement il comptât sur les sermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite sécurité; & sans un évènement imprévu, quoiqu'il ne fût pas sans exemple, il est apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quel qu'un lui dit qu'elle étoit infidèle. Non, Sire, répondit Amanzei. Ah! oui, reprit le Sultan, je vois à présent que c'étoit toute autre chose, cela se devine; lui-même, il la surprit. Point du tout, Sire, repartit Amanzei, il auroit été trop heureux d'en être quitte à si bon marché. Je ne fais donc plus ce que c'étoit, dit Schah-Baham; au fonds ce ne sont pas mes affaires, & je n'ai pas besoin de me tourner la tête pour deviner quelque chose qui ne m'intéresse pas.

C H A P I T R E VI.

Pas plus extraordinaire qu'amusant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamans, les richesses qu'Amine possédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour se consoler de leur perte, lui restoit-il le souvenir d'un beau songe; & Abdalathif, supposé qu'il eût rêvé,

rêvé, ne l'avoit pas fait aussi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, & j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triste qu'à l'ordinaire, sa maison la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir; & ne pouvant le pénétrer, je fus assez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agitée, caufoient seuls le chagrin qu'elle paroïssoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractère, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginé.

Amine, l'air embarassé, pensif, sombre, étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vûë; elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide, à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit sur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle, vraisemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, sans doute, savoit ce que c'étoit; car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le silence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin a-

vec

vec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidele! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu, on saura vous apprendre à être sage, & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque tems.

Quel est donc ce discours, Monsieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur; est-ce à une personne comme moi, qu'il peut jamais s'adresser? Mesurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'insolence d'Amine, dans la situation présente, parut si singuliere à Abdalathif, que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le dessus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir. Amine voulut alors entrer en justification; mais Abdalathif qui sans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accusoit, lui ordonna brusquement de se taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raison de se plaindre; mais il lui paroissoit si peu possible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même devoir, à son tour, l'accabler de reproches sur ses infidélitez, lui faire même des remontrances sur les mauvais choix qu'il faisoit; toutes choses qu'elle ne lui disoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle osoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence si foutenuë impatienta enfin Abdalathif au point qu'il pensa s'échauffer tout-à-fait. Amine, voyant qu'il n'é-
toit

toit la dupe, ni de sa hauteur, ni de ses reproches, & craignant à la fureur où elle le voyoit, que cette scène ne finît pour elle de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la soumission. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif. Je ne vous dirai pas ce qu'il avoit; mais jamais je n'ai vû d'homme si fâché. De moment en moment, il entroit dans des accès de fureur, pendant lesquels il auroit sans doute tout brisé dans la maison, si tout ce qui y étoit, ne lui eût pas appartenu. Cette sage considération le retenoit sur un fracas indécent qui l'auroit peut-être soulagé, & la violence qu'il se faisoit pour se retenir sur cela, augmentoit sa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût osé manquer d'une façon si cruelle à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela seul lui paroïssoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que sa fureur & sa fatuité lui dictoient tour à tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée; & elle s'en consolait, en jettant de tems en tems les yeux sur les diamans & les autres choses qu'elle croyoit qui lui resteroient. Mais, quand elle vit l'impitoyable Abdalathif se mettre en devoir de tout reprendre, elle poussa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mere alors entra, se jetta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut
l'ap-

L'appaiser beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cause de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on disoit du Bonze, parût attendrir Abdalathif, il sembla le déterminer à user de toute la rigueur possible. Hélas! ajoutoit tristement la Mere d'Amine, nous sommes bien punies de nous être fiées à un infidele! Ma fille fait ce que j'en pensois, & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalathif ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, se faisoit tout réstiter par ordre. Lorsque cela fut fait: A l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laisse; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayiez été plus heureuse. Cette mortification-ci vous rendra sans doute plus prudente; je le desire sincerement. Allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses Esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vû répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur

I. Partie.

F

d'où

d'où Abdalathif l'avoit tirée , & où elle retourna cacher sa honte & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets & des imprécations de sa vertueuse Mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolèrent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien ! ma fille, disoit un jour la Mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé ? Je conviens que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même ; mais est-il donc le seul à qui vous puissiez plaire ? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un aussi riche, croiriez-vous pour cela être malheureuse ? Non, ma fille, où l'espèce manque, il faut se dédommager par le nombre. Si quatre ne fussent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être, que cela est sujet à des accidens, cela est vrai ; mais, quand on ne se met au-dessus de rien, que l'on craint tout, on reste dans l'infortune & dans l'obscurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces sages conseils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en servir aussi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif lui avoit si bien donné dans Agra la réputation d'une personne peu sûre dans le commerce, que, hors le fidele Massoud, de qui la tendresse étoit

étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems, que quelques-unes de ses compagnes qui venoient la voir, plutôt sans doute pour jouir de son malheur, que pour l'en consoler.

Le tems qui efface tout, effaça enfin la mauvaise opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée; on imagina que les réflexions qu'on lui avoit laissé le tems de faire, l'auroient guérie de la fureur d'être infidèle. Les Amans revinrent. Un Seigneur Persan qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en favoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans qui ne s'occupent que du noble soin de procurer des plaisirs aux autres, l'assura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devoit lui en savoir d'autant plus de gré, que ce seroit la première foiblesse qu'elle auroit à se reprocher.

Tout autre auroit cru la chose impossible; le Persan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua; & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta, au plus haut prix, des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore aussi méprisées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triste maison qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un Palais superbe où brilloit tout le faste des Indes. Je ne sais si Amine usa sagement de sa nou-

velle fortune; mon Ame rebutée d'étudier la sienne, alla chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fonds peut-être aussi méprisables, mais qui plus ornez, la révoltoient moins, & l'amusoient davantage.

Je m'envolai dans une maison, qu'à sa magnificence & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plaisois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaisir & la galanterie, & où le vice même, déguisé sous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicatesse & de toute l'élégance possibles, ne s'offre jamais aux yeux que sous les formes les plus séduisantes.

La Maîtresse de ce Palais étoit charmante, & à la tendresse qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à sa beauté, je jugeai que mon Ame y trouveroit des amusemens. Je restai quelque tems dans son Sopha, sans qu'elle daignât seulement s'y asseoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Poursuivie par son Amant, persécutée par elle-même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fusse toujours aussi indifférent qu'elle sembloit se le promettre. Quand j'entrai chez elle, il avoit déjà obtenu la permission de lui parler de son amour; mais, quoiqu'il fût aimable & pressant, que même il eût déjà persuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime (c'est ainsi qu'elle s'appelloit) renonçoit avec peine à sa vertu; & Zulma trop respectueux pour être entreprenant,
atten-

attendoit du tems & de ses soins, qu'elle prit pour lui autant d'amour qu'il en ressentoit pour elle. Mieux informé que lui des dispositions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître aussi peu son bonheur. Phénime à la vérité ne lui disoit pas encore qu'elle l'aimoit; mais ses yeux le lui disoient toujours. Lui parloit-elle d'une chose indifférente? sans qu'elle le voulût, même sans qu'elle s'en apperçût, sa voix s'attendrissoit, ses expressions devenoient plus vives. Plus elle s'imposoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de son Amant ne lui paroïssoit indifférent; elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui imposoit silence, & l'oubliant à l'instant même, elle continuoit la conversation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il la trouvoit seule, (& sans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occasions) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiser la main, ou de se jeter à ses genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne se fâchoit pas; c'étoit même si tendrement qu'elle se plaignoit de ses entreprises!

Et cependant, interrompit le Sultan, il ne les continuoît pas? Non, assurément, Sire, répondit Amanzei. Plus il étoit amoureux. . . plus il étoit bête, dit le

Sultan, je le vois bien. L'amour n'est jamais plus timide, reprit Amanzei, que quand. . . . Oui, timide, interrompit encore le Sultan, voilà un beau conte! Est-ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'est pas douteux, reprit Amanzei, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu; mais Phénime qui réellement desiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à son Amant de sa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les scrupules de Phénime, plus il s'assuroit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'est pas saisi, ne revient peut-être jamais; mais, quand c'est l'amour qui le donne, il semble que moins on le fait, plus il s'empresse à le rendre. J'ai cependant ouï dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzei; mais Phénime pensoit différemment, & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus respectueux qu'elle-même ne l'avoit désiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il souvent de s'y méprendre?

Oui, Sire, répondit Amanzei, & quelquefois si grossièrement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime; il y avoit plus d'une heure que livrée à sa tendresse, elle ne s'occupoit

cupoit que de lui. Elle avoit commencé par le desirer vivement, & son imagination s'échauffant par degrez, elle s'abandonna voluptueusement à son desordre. Il étoit au plus haut point, lorsque Zulma se présenta à ses yeux. Son trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant. Ah! s'il eût deviné ce qui faisoit alors rougir Phénime! S'il eût osé même la presser! mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertez fort innocentes que la veille il avoit voulu prendre, & il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne se seroit offensée de rien.

Ah! le Butord, s'écria le Sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête! Il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzei; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vû manquer plus de momens que je n'en ai vû saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a su donner.

Je me rappelle qu'étant chez une femme célèbre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes
à qui

à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à sa laideur, un caractère d'esprit, dur & sévère, qui effrayoit pour le moins autant que sa figure. Quoique personne ne se fût hasardé à essayer de la rendre sensible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impossible qu'elle le devînt. Par je ne sais quel hazard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour se trouvant seul auprès d'elle, osa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dît assez froidement pour ne devoir pas en être cru, un discours si nouveau pour elle lui fit impression. Elle répondit modestement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inspirer de pareils sentimens. Il lui baisa la main; elle en tressaillit. Son air embarrassé, sa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ses yeux, furent de sûrs garans du desordre qui s'élevoit dans son ame. Il lui répéta, en la serrant dans ses bras avec transport, qu'elle faisoit sur lui l'impression la plus vive. Je ne fais (pendant qu'elle continuoit à s'en étonner) comment il fit pour lui prouver qu'il disoit vrai; mais cette modestie dont elle s'étoit armée, commença à céder à l'évidence. De quelque nature que fût la preuve qu'il lui offroit, en la convainquant, elle acheva de la subjuguier. Soit que des objets si nouveaux pour elle lui

impo-

impofassent , foit qu'en ce moment elle fe fentit fatiguée du poids de fa vertu , à peine fe fouvint-elle que la bienséance demandoit au moins qu'elle combattit , & elle se rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à réfister le moins. Cet exemple , & quelques autres du même genre , m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueufes qu'on ne puiſſe attaquer fans succès , & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre , que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour. Mais je reviens aux deux Amans dont je faiſons à l'histoire à Votre Ma-
jeſté.

C H A P I T R E . VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN foir , en quittant Phénime , Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir. Quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence , elle ne ſavoit pas ſ'en paſſer ; ainſi après avoir rêvé quelque tems , elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui , avoit penſé à avoir du monde , &

I. Partie.

G

pour

pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour personne que pour Zulma. Il lui sembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de son amour, plus par mille choses qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé; & l'on est si clairvoyant dans le monde! Elle entendoit si bien Zulma! La méchanceté des spectateurs ne pouvoit-elle pas leur donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle, quand ils étoient seuls, puisqu'alors il savoit être respectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas assez prudent; donc il ne falloit jamais le voir en compagnie, que le moins qu'il seroit possible.

D'ailleurs, il étoit si triste quand il ne pouvoit pas lui parler! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaisir que jusques alors elle avoit trouvé si peu de risque à lui accorder?

Toutes ces raisons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, soit sur des choses qui lui paroissent aussi sensées, ce que l'amour seul lui faisoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire son bonheur. Elle s'étoit dit tout ce que peut se dire une femme qui veut se vaincre elle-même, sur
ce

ce qu'elle oppose à son amour : elle s'étoit exagéré la constance & les soins de Zulma, ce desir toujours si pressant qu'il avoit de lui plaire : elle se souvenoit même avec plaisir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé, qu'infidèle. Zulma, d'ailleurs, étoit jeune, spirituel, bien fait, toutes choses sur lesquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc ? demanda le Sultan ; cette femme-là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzei, huit ans dont une seule foiblesse alloit lui enlever tout le mérite ! En effet, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle une perte !

Elle est pour une femme qui pense, plus considérable que Votre Majesté ne le croit, répondit Amanzei. La vertu est toujours accompagnée d'une paix profonde ; elle n'amuse pas, mais elle satisfait. Une femme assez heureuse pour la posséder, toujours contente d'elle-même, peut ne se regarder jamais qu'avec complaisance. L'estime qu'elle a pour elle, est toujours justifiée par celle des autres, & les plaisirs qu'elle sacrifie, ne valent pas ceux que le sacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous, si j'avois été femme, que j'eusse été vertueuse ? En vérité, Sire, répondit Amanzei, stupéfait de la question, je n'en

fais rien. Pourquoi n'en savez-vous rien ? demanda le Sultan. Mais est-il croyable que l'on fasse de pareilles questions ! dit la Sultane. Ce n'est pas vous que j'interroge , repliqua-t-il. Je veux seulement qu'Amanzei me dise si j'aurois été vertueuse. Sire, je crois qu'oui , repartit Amanzei. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham ; j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis, au-reste, ajouta-t-il en s'adressant à la Sultane, ce n'est pas pour vous dégoûter d'être vertueuse, vous ; ce que je pense là-dessus, n'est que pour moi, & peut-être bien que si j'étois femme, je changerois d'avis : sur ces sortes de choses chacun pense comme il veut, & je ne contrains personne. Votre Maître s'embarasse, dit en fouriant la Sultane à Amanzei, & je vous réponds qu'il vous fera fort obligé, si vous poursuivez votre conte. Ce que j'entends, n'est pas mauvais, repliqua le Sultan ; ne diroit-on pas que c'est moi qui interromps ?

Zulma entra, reprit Amanzei, & Phénime, quoiqu'il vint plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laissa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je suis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trouviez coupable ! Phénime ne s'aperçut que dans cet instant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire. Elle voulut s'excuser, & ne fut que répondre. Zulma sourit de l'em-

Fembaras où il la voyoit , & elle rougit de l'avoir vû sourire. Il se jetta à ses genoux , & lui baïsa la main avec une ardeur extrême. Elle fit un mouvement pour la retirer ; mais comme il ne faisoit pas d'efforts pour la retenir , elle la lui rendit.

Zulma cependant lui disoit les choses les plus tendres. Elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention & une avidité qu'elle se feroit sûrement reprochées si elle avoit pu démêler ses mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte ; elle s'apperçut qu'il y portoit ses yeux , & voulut rapprocher sa robe. Ah cruelle ! lui dit Zulma.

Cette exclamation suffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laisser jouir Zulma de la légère faveur qu'elle lui accordoit , sans qu'il pût rien en conclure contre elle , elle feignit d'avoir quelque chose à raccommoder à sa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent , sans s'enflammer , s'attacher long-tems sur l'objet que Phénime lui avoit abandonné. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit ; ses yeux se troublèrent , elle regarda Zulma languissamment , & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons , Zulma , dit alors le Sultan ; mais il ne voyoit pas cela , lui ! Ah la cruelle bête !

Phénime , malgré le defordre qui s'em-

paroit d'elle , poursuivit Amanzei , s'aperçut de celui de son Amant ; & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne , elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir , & n'ayant plus la force de lui parler , il tâcha , en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit , de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime ; mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue , elle triompha , & de ses propres desirs , & de ceux de son Amant , plus dangereux pour elle , peut-être , que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarassée des bras de Zulma , elle lui fit signe de se relever ; il obéit. Ils se regarderent quelque tems en gardant le silence. Phénime enfin lui dit qu'elle vouloit jouer. Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma , il ne favoit pas résister aux volontez de Phénime , & il prépara tout lui-même avec autant de vivacité , que si c'eût été lui qui eût désiré le jeu. Cette nouvelle preuve de sa soumission toucha extrêmement Phénime , & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaisie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma , & plus elle se sentit émûe , plus elle crut devoir lui cacher son trouble. Elle se mit donc au jeu ; mais , il lui inspi-
ra

ra un ennui qui lui fit bien-tôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible ressource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les dispositions où elle étoit pour lui, causassent cette langueur dans laquelle elle se sentoît; & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choisi, elle pressa son Amant d'en prendre un autre. Il obéit en soupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce desordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à se distraire, sembloient, par la violence qu'elle se faisoit, s'accroître & prendre plus d'empire sur son ame. Abîmée dans sa rêverie, elle croyoit regarder son jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds soupirs qu'il pouvoit, ses larmes qu'elle voyoit près de couler, & que son respect pour elle sembloit seul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entière aux tendres mouvemens qu'il lui inspiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; soit qu'enfin elle fût confuse de l'état où elle se trouvoit, soit qu'elle ne pût plus soutenir les regards de Zulma, elle appuya sa tête sur sa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude, qu'il alla se jeter à ses pieds; ou Phénime trop occupée, ne le vit pas, ou elle ne voulût pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de

foiblesse , pour lui baiser la main qu'elle avoit libre , & il la baisa avec plus de transports qu'un Amant ordinaire n'en éprouve , en jouissant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes mêmes où ils en étoient ensemble , il n'osoit pas encore espérer , il voulut chercher dans les yeux de Phénime , quel devoit être son destin. Elle avoit toujours la tête appuyée sur sa main. Il s'en empara doucement ; & Phénime , en se découvrant le visage , le laissa voir couvert de ses larmes. Ce spectacle émut Zulma au point d'en verser lui-même. Ah Phénime ! s'écria-t-il en poussant un profond soupir. Ah Zulma ! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles , il se regardèrent , mais avec cette tendresse , ce feu , cette volupté , cet égarement que l'amour seul , & l'amour le plus vrai , peut faire sentir.

Zulma enfin , d'une voix entrecoupée par les soupirs , reprit la parole : Phénime , dit-il avec transport , ah ! s'il est vrai qu'enfin mon amour vous touche , & que vous craigniez encore de me le dire , laissez du moins à ces yeux charmans , à ces yeux que j'adore , la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non , Zulma , répondit-elle , je vous aime , & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez si bien mérité. Je vous aime , Zulma , ma bouche , mon cœur , mes yeux ,
tout

tout doit vous le dire, & tout vous le dit. Zulma! mon cher Zulma! je ne suis heureuse que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je sens pour vous. A des paroles si douces & si peu attendues, Zulma pensa mourir de sa joye. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faisoit, l'autorisoit à mille choses qu'à peine, jusques à ce moment, il avoit osé imaginer, le respect qu'il avoit pour elle, l'emportant sur ses desirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de son sort.

Phénime connoissoit trop Zulma pour se méprendre au motif qui suspendoit ses empressemens. Elle le regarda encore avec une extrême tendresse; & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle se précipita sur lui, avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente, ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité! que de sentiment dans leurs transports! Non, jamais spectacle plus attendrissant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enyvrez, sembloient avoir perdu tout usage de leurs sens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanez que donne le desir; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour, toujours cherchez, & si rarement sentis. O Dieux!

Dieux! disoit de tems en tems Zulma sans pouvoir en dire davantage. Phénime, de son côté, abandonnée à tout son trouble, ferroit tendrement Zulma dans ses bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma! lui disoit-elle avec transport, ah Zulma! que j'ai connu tard le bonheur.

Ces paroles étoient suivies de ce silence délicieux auquel l'ame se plaît à se livrer, lorsque les expressions manquent au sentiment qui la pénètre.

Zulma, cependant, avoit bien des choses encore à desirer; & Phénime à qui son ardeur les rendoit en ce moment presque aussi nécessaire qu'à lui-même, loin de vouloir rien opposer à ses desirs, s'y livra aveuglement. Il sembloit même qu'il fût encore plus pour elle, qu'elle ne faisoit pour lui. Plus elle s'étoit défendue contre son amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien sa résistance lui avoit coûté, & lui faire une sorte de satisfaction sur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver si long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fausse décence qui si souvent gêne & corrompt les plaisirs, & qui paroissant mettre sans cesse le repentir à côté de l'amour, laisse au milieu du bonheur même, un bonheur encore plus doux à desirer. La tendre, la sincère Phénime se feroit crue coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême

extrême qu'il lui inspiroit. Elle voloit avec empressement au-devant de ses caresses; & comme, quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles, que, tous courts qu'ils étoient, ils remplissoient par mille tendres transports: Phénime, lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettez trop de vérité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé si long-tems cet aveu?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime; mais ma raison s'est long-tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentoie capable de la passion la plus sincère, plus je craignois de m'engager. Sans avoir aimé, je sentoie que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer: vous m'aviez touchée; mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerez-je, Zulma? Cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans desespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce certitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends

rends odieux tous les momens que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse! Qui, moi! Zulma, j'ai pu te résister! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui! Pardonne-le-moi, j'étois plus malheureuse que toi-même! Oui, Zulma! je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi, ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois? & je pouvois songer à l'estime des autres! Ah! puis-je encore mériter la tienne!

Votre Majesté devine sans doute, continua Amanzei, quelle fut la suite d'une pareille conversation. Quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeler les discours de deux Amans qui, enyvrez d'eux-mêmes s'interrogeoient & ne se donnoient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le desordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparèrent que fort tard; & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui
me

me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au desir de favoir si Zulma & Phénime s'aimeroient long-tems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an ; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

C H A P I T R E V I I I .

EN sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être, ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les différens endroits où mon inquiétude & ma curiosité me conduisirent, rien qui m'amusât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on se rendoit par vanité ; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence, étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrois assez souvent ce mouvement vif & passager que l'on honore du nom
de

de goût; mais je ne retrouvois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait si long-tems mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli, est cependant ce que l'on éprouve le moins, je commençai à m'ennuyer de ma destinée, & à desirer vivement de trouver cette occasion qui devoit terminer le supplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois. Non, Brama qui les connoît, m'a flaté d'une espérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effréné des plaisirs qui regne dans Agra, & ce mépris de principes qui y est si généralement répandu, je pusse jamais trouver deux personnes, telles qu'il les demande pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me transportai dans une maison où tout avoit l'air paisible. Une fille, âgée de près de quarante ans, y logeoit seule. Quoiqu'elle fût encore assez bien pour pouvoir sans ridicule se livrer à l'amour, elle étoit sage, fuyoit les plaisirs bruyans, voyoit peu de monde, & sembloit même avoir moins cherché à se faire une société agréable, qu'à vivre avec des gens qui, soit par leur âge, soit par la nature de leurs emplois,

plais, pussent la mettre à l'abri de tout soupçon. Aussi y avoit-il dans Agra peu de maisons plus tristes que la sienne.

Entre les hommes qui alloient chez elle, celui qu'elle paroissoit voir avec le plus de plaisir, & qui aussi la quittoit le moins, étoit un homme déjà d'un certain âge, grave, froid, réservé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fût Chef d'un College de Bramines. Il étoit dur, haïssoit les plaisirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai sage pût n'être pas avilie. A cette mauvaile humeur, à cet extérieur sombre, je le pris d'abord pour une de ces personnes, plus farouches que vertueuses, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles se livrent en secret; je le pris enfin pour un faux dévot. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'esprit sur les gens dont l'extérieur étoit sage & réglé. Quoique je me sois rarement mépris en pensant mal d'eux, je me trompois sur Moclès; & lorsque je le connus, il méritoit que j'eusse de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & sa vertu sincere. Tout Agra le croyoit plus sage même qu'il ne vouloit le paroître; personne ne doutoit que son aversion pour les plaisirs ne fût réelle; & que quelques durs que fussent ses principes, il ne les eût toujours suivis. On avoit d'Almaïde (c'est le nom de la fille chez

chez qui j'étois) des idées auffi favorables. L'étroite liaifon qui étoit entre elle & Moclès, n'avoit donné aucun lieu à des foupçons qui leur fuflent defavantageux ; & quelle que foit fur les liaifons intimes la méchanceté du Public, il n'y avoit perfonne qui ne respectât la leur, & qui ne la crût fondée fur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les foirs chez Almaïde, & foit qu'ils fuflent en compagnie, foit qu'ils fuflent feuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs discours fages & mefuréz. Communément ils agitoient quelque point de morale. Moclès, dans ces difcuffions, faifoit toujours briller fes lumieres & fa droiture. Une chofe feule me déplairoit ; c'étoit que deux perfonnes fi fupérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs paffions dans des bornes fi referrées, n'euffent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles fe propofaffent pour exemple. Souvent même ne s'en reposant pas fur l'eftime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit fon panegyrique, & fe louoit avec une complaifance, une chaleur, une vanité dont affurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maifon fi trifte m'ennuyât beaucoup, je réfolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'efpéraffe de m'y amufer un jour, ou d'y trouver ma délivran-

vrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès assez parfaits pour l'opérer, moins j'ois attendre d'eux une foiblesse; mais las encore de mes courses, dégoûté du monde, sentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas fâché d'entendre parler morale, soit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fût seulement ce qui me la rendoit agréable, ou que dans les dispositions où j'étois, je la regardasse comme une chose qui pouvoit m'être salutaire.

Ah vraiment! s'écria le Sultan, je ne suis plus étonné que vous m'en ayez accablé. Je vois où vous l'avez prise; mais afin que vous ne soyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitère les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laisserois faire, & avec le plaisir que vous avez à parler, sans doute vous iriez loin; mais je n'aime pas la supercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien ne m'est moins salutaire que la morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Moclès étoient douez, reprit Amanzei, ils mêloient quelquefois à la morale, des peintures du vice un peu trop détaillées. Leurs intentions, sans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter sur des idées dont on ne fau-

I. Partie.

H.

roit

roit trop éloigner son imagination, si l'on veut échaper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les sens.

Almaïde & Moclès qui n'y sentoient pas de danger, ou s'y croyoient supérieurs, ne craignoient point assez de disserter sur la volupté; il est bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tous les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers: ils convenoient même que la vraie félicité ne se trouve que dans le sein de la vertu; mais ils en convenoient sèchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir besoin d'être discutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faisoient l'examen du plaisir; ils s'étendoient sur une matiere si intéressante, & s'appesantissoient sur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'osai espérer qu'ils pouvoient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les soirs ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu faites pour eux, & que, quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à son ordinaire, s'y amusoit davantage, & en sortoit plus tard. Almaïde, de son côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écoutoit
avec

avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarrassé; & elle-même ne paroissoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls, je remarquois sur leur visage cette joye que ressentent deux Amans qui, long-tems troublez par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empressement, se plaignoient de ce qu'on ne les laissoit pas assez à eux-mêmes, & se regardoient mutuellement avec une extrême complaisance. C'étoit à-peu-près la même façon de se parler; mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdissoient sur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aisément) ne le pénéteroient pas.

Moclès un jour louoit excessivement Almaïde sur sa vertu. Pour moi, dit-elle, il n'est pas bien singulier que j'aie été sage. Dans une femme, les préjugés aident la vertu; mais dans un homme, ils la corrompent. C'est une espèce de sottise à vous de n'être pas galans; en nous, c'est un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez, en ne pensant que comme moi, mériter pourtant plus d'estime. A ne pas examiner les choses

avec cette exactitude de raisonnement qui les montre telles qu'elles sont, répondit-il gravement, on imagineroit que je suis en effet plus estimable que vous, & l'on se tromperoit. Il est aisé à un homme de résister à l'amour; & tout y livre les femmes. Si ce n'est pas la tendresse qui les y porte, ce sont les sens. Au défaut de ces deux mouvemens qui causent tous les jours tant de desordres, elles ont la vanité qui, pour être la source de leurs foiblesses, que l'on doit excuser le moins, n'en est peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en soupirant & en levant les yeux au Ciel, est encore plus terrible pour elles, c'est le desœuvrement perpétuel dans lequel elles languissent. Cette nonchalance fatale livre l'esprit aux idées les plus dangereuses; l'imagination naturellement vicieuse les adopte & les étend; la passion déjà née en prend plus d'empire sur le cœur; ou s'il est encore exempt de trouble, ces fantomes de volupté qu'on se plaît à se présenter, le dispose à la foiblesse. Quand seule & abandonnée à toute la vivacité de son imagination, une femme poursuit une chimère que son desœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouissance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illusions qu'elle se forme. Moins l'objet qui la séduit, est réel, plus elle
croit

eroit inutile de lui résister. C'est dans le silence, c'est vis-à-vis elle-même qu'elle est foible; qu'a-t-elle à craindre? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendresse, ces sens qu'elle plie à l'habitude de la volupté, se contenteront-ils toujours d'illusions? Supposé même qu'elle ne cherche pas ce qui blesse plus réellement la vertu, peut-elle se flater que dans un moment (& qui sera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égaré) où un Amant tendre, ardent, empressé, viendra gémir à ses genoux, & y porter en même tems ses larmes & ses transports, elle retrouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la mollesse, ces principes qui seuls pouvoient la faire triompher d'une si dangereuse occasion?

Ah Moclès! s'écria Almaïde en rougissant, que la vertu est difficile à pratiquer! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens possibles, née pour vivre au milieu des plaisirs, avez tout sacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on sacrifie aux choses mêmes qui sembleroient devoir le moins l'emporter sur elle. Je ne me flate point, repliqua-t-elle modestement, d'être arrivée à la perfection; mais il est vrai que j'ai tout crain, sur-tout ce desœuvrement dont vous venez de parler, & ces livres & ces spectacles pernicieux
 H 3 qui

qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le fais, reprit-il; & c'est à ce soin continuél de vous occuper, que vous devez principalement votre sagesse; car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne vous livre plus aux passions, que l'oïiveté; & si elle prend tout sur nous qui sommes nez moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut sur vous. Il est vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous, repliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous disois. Il faut, de-plus, que vous considérez que les femmes sont toujours attaquées, & que (si vous en exceptez quelques-unes sans pudeur & sans principes, qui même sans aimer, osent les premières dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on soit aujourd'hui, que nous avons à combattre ces soins, ces pleurs & cette obstination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de succès. D'ailleurs, si vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple. . . . A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage sur vous; l'exemple doit même d'autant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'est pas exactement vrai pour tous les hommes, répondit-il, puisqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénésie de l'ame, que l'on appelle le plaisir d'aimer: moi, par exemple, je suis dans ce cas-là. Quand
cela

cela ne feroit pas, repliqua-t-elle, né afez heureux pour être inaccessible aux paffions, vous auriez toujours. . . Ici, Moclès leva les yeux au Ciel en foupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprochiez-vous quelque chofe? Ah Moclès! fi vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut ofer l'être de foi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il triftement: cet aveu m'humilie; mais je le dois à la vérité. Il eft vrai auffi que je n'ai pas cédé à cette funefte tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre fans doute à vos yeux, avec des foibleffes dont à votre étonnement je vois bien que vous ne me croyiez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageufe, je crains de vous faire encore trop bien penfer de moi. Il eft moins humiliant d'être tenté, qu'il n'eft glorieux de réfifter à la tentation. En vous confiant mes foibleffes, je fuis forcé de vous parler de mes triomphes. Ce que je perds d'un côté, il femble que je veuille le regagner de l'autre; & je ne fais fi je ne dois pas craindre que vous n'attribuiez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menfonge.

En achevant ce modefte discours, Moclès baiffa les yeux. Oh! vous ne rifquez rien avec moi lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien, vous avez donc

donc été quelquefois tenté de succomber ? Vous ne m'étonnez pas ; on a beau marcher d'un pas constant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites, n'est malheureusement que trop prouvé, répondit-il. Hélas ! s'écria-t-elle douloureusement, pensez-vous donc que j'aie tant à me louer de moi-même, & que je sois exempte de ces foiblesses que vous vous reprochez ? Quoi ! lui dit-il, vous aussi, Almaïde ? J'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'est que ce trouble qui s'empare des sens, & les confond, soit indépendant de nous-mêmes. Cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec assez de succès : dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même il m'asservissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultez. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise ; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand & le plus continu de ses soins de les anéantir.

Ce

le desordre, puissent faire la même impression sur nous. Par eux-mêmes, ils ne font rien. Des personnes de la vertu la plus pure, sont quelquefois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matieres, prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle, & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrette, & je ne puis cependant y résister: Je voudrois savoir si jamais on ne vous a fait de proposition d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver. Enfin prenant son parti: Mais oui, répondit-elle avec embarras; & puisque vous voulez le savoir, je vous avouerai naturellement qu'un jour un jeune étourdi qui, (car je ne veux rien vous dissimuler) malgré mon aversion pour les hommes, me paroissoit assez aimable, me trou-
vant

vant seule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne sommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inspire pour nous que du respect, ou que nous sommes assez à plaindre pour avoir une figure qui nous expose à leurs desirs. Nous étions seuls. Je lui répondis selon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponse lui imposât, il crut que je cherchois moins à lui dérober sa conquête, qu'à la lui faire valoir: il osa même m'assurer que je l'aimerois. Vous imaginez bien que je lui foutins fortement le contraire. Je ne fais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais assurément elles ne l'avoient pas accoutumé au respect. Il s'approcha de moi, & me prenant brusquement entre ses bras, il me renversa sur un Sopha. Dispensez-moi, de grace, du reste d'un recit qui blesseroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes sens. Qu'il vous suffise de savoir. . . Non, interrompit vivement Moclès, vous me direz tout; c'est moins, je le vois, (& ne le vois pas sans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos sens, ou de blesser la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop sensible; & ce motif, loin d'être louable, ne sauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il est vrai que vous craigniez que le recit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuse;

reuse, vous ne pouvez le supprimer ou l'adoucir sans être coupable. N'est-il donc pour vous d'aucune conséquence d'ignorer ce que peuvent sur vous de certaines idées? Osez-vous compter sur vous-même, quand vous ne vous ferez pas éprouvée? Ainsi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorerez toujours quelles sont ses forces. Almarde, croyez-moi, l'on ne craint jamais assez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement que pour avoir trop compté sur soi-même. Vous ne pouvez donc peser trop sur toutes les circonstances de votre histoire; ce n'est que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui sur vous, que vous pourrez apprendre jusques où vont les progrès que vous avez faits dans le chemin de la vertu, ou (ce qui est encore plus essentiel) ce qu'il vous reste encore à détruire, pour parvenir à cette aversion totale des plaisirs qui seule fait les vertueux.

Ce conseil me surprit dans la bouche de Mocès; je lui connoissois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui dans cet instant le faisoit raisonner d'une façon si contraire à ses principes. Quoi! me dis-je avec étonnement, c'est Mocès! ce sage Mocès! qui conseille à Almarde de peser sur des détails qui peuvent blesser la pudeur; & porter à la corruption? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Mocès, me le fit regarder avec attention; & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à
croi-

croire que je pourois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins osé l'attendre.

Pendant que je fondois de si douces espérances, autant sur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde & de Moclès, que sur le trouble où tous deux commençoient à se mettre, Almaïde continua son histoire.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande Question à décider.

JE vous obéirai aveuglement, répondit Almaïde à Moclès: vous venez de me faire sentir que la vanité seule me fermoit la bouche; & je vais m'en punir, en vous confiant sans déguisement les circonstances de mon aventure, qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me semble, que ce jeune-homme dont je vous parlois, m'avoit renversée sur un Sopha. Je n'étois pas encore revenue de mon étonnement, qu'il s'y précipita sur moi. Quoique l'excès de ma surprise me permit à peine de lui exprimer ma colère, il la lut aisément dans mes yeux, & voulant se precautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma résistance, à me fermer la bouche avec le baiser le plus insolent. Il me seroit impossible de vous dire combien d'abord j'en fus

révoltée; je l'avouerais pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui me trahissoit, me porta bien-tôt ce baiser dans le fonds du cœur; il se mêla tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laisserent plus agir qu'avec foiblesse. Tous mes sens se souleverent, un feu inconnu se glissa dans toutes mes veines; je ne fais quel plaisir qui, en le détestant, m'entraînoit, remplit insensiblement toute mon ame; mes cris se convertirent en soupirs, & emportée par des mouvemens auxquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus résister, en gémissant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible situation! Eh bien? continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je? reprit-elle. Quand je le pouvois, je lui faisois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit; je dis que je le crois, car je n'oserois l'assurer. A mesure que ce trouble cruel augmentoit, je sentois expirer mes forces & ma fureur; une confusion singulière regnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue; mais, quelle résistance! qu'elle étoit foible! & que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore! Je ne me rappelle, Moclès, ce souvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cause, me le rend aussi pré-

présent que si je gémissois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu! Ah Moclès! comment, sentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du desordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi? Comment des craintes si vives ne m'arracheroient-elles pas aux plaisirs, ou pourquoi les plaisirs laissoient-ils encore sur mon cœur tant d'empire à la vertu? Je souhai-tois, (mais avec quels efforts! combien ne souffrois-je pas à le souhaiter!) que l'on vînt m'arracher au sort qui me mena-çoit! En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agissoit sur moi avec la dernière violence, & qui cependant me déplaisoit moins que le pre-mier, me faisoit desirer vivement que rien ne s'opposât à ma défaite. En rougissant de ce que je sentoís, je brûlois d'en sen-tir davantage; sans imaginer de nouveaux plaisirs, j'en souhai-tois; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un su-plice pour moi, & à fatiguer mes sens.

Quelle que fût l'ivresse dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fonds de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foiblesse, con-tinuoit de me la reprocher, lorsque ce jeune-homme, remarquant sans doute l'im-

pression qu'il faisoit sur moi, poussa enfin jusques au bout les outrages qu'il me faisoit. Il... Mais comment pouvois-je vous exprimer ce dont je rougis encore! Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ces baisers dont il m'accabloit sans cesse, je n'avois point pris, d'ailleurs, de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle insulte réveilla ma fureur. Hélas! ce ne fut pas pour longtemps. Je sentis bien-tôt augmenter mon desordre; jusques aux efforts que je faisois pour échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me séduire. Perdue enfin dans des transports inexprimables, dans un ravissement dont il me seroit impossible de vous donner l'idée, je tombai sans force & sans mouvement entre les bras du cruel qui me faisoit de si sanglans affronts.

Quel état! s'écria Moclès, & que j'en crains les suites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une situation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne fais pour-quoi mon ennemi suspendit tout d'un coup sa fureur & ses entreprises. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il est extraordinaire, dans l'instant où je n'avois plus rien à lui opposer, & où lui-même

pa-

paroissoit au comble de l'égarement, ses yeux; dont je ne pouvois soutenir l'éclat & l'expression, changerent; une sorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur; il chancela, & en me pressant dans ses bras avec plus de tendresse & moins de violence qu'auparavant, il devint (juste punition des maux qu'il m'avoit faits!) aussi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à se dissiper, & je fus assez heureuse pour pouvoir jouir de toute l'humiliation de mon ennemi. Après l'avoir considéré avec tout le plaisir possible, & remercié intérieurement Brama de la protection visible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A mesure que mes sens se calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je sentoís plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris la bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit; mais cette confusion secrète dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'insolence de son procédé, je le quittai brusquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le silence, que d'entier dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foiblesse dont je venois d'être capable, me faisoit craindre.

Voilà, poursuivit-elle, la seule fois que je me sois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le con-

noître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de soin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas, aux mouvemens que j'avois éprouvez, que je n'eusse plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il est important d'essayer son ame. Mais à propos, comment va la vôtre? Ce recit a-t-il fait sur vous les impressions que vous craigniez? Mais enfin, répondit-elle en rougissant, elle n'est pas aussi tranquille qu'elle l'étoit. De-forte, reprit-il, que si actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laisseriez pas d'en être un peu embarrassée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce seroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit-il avec distraction, cela se conçoit aisément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde. De tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ses desirs & son irrésolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de son trouble, l'encourageoit; mais son inexpérience ne lui permettant pas de savoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre, pour achever de séduire Almaïde, n'étoit pas la seule chose à laquelle il rêvoit. Retenu par le souvenir de ce qu'il avoit été, tyrannisé par l'idée des plaisirs,

féduit, cessant de l'être, je le voyois tour à tour, prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animez; une rougeur, différente de celle que la pudeur fait naître; des soupirs entre-coupez, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le savoit elle-même, la force de l'égarément dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînez, & que dans des cœurs accoutumez à la vertu, elle ne fit pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui, de moment en moment, devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embaras d'amener leur chute. Tous deux étoient également tentez, tous deux me sembloient avoir le même desir & le même besoin de connoître. Cette situation pour deux personnes qui auroient eu un peu d'usage du monde, n'au-
roit

roit pas été embarrassante ; mais Almaïde & Moclès, loin de favoir l'art de s'aider mutuellement, n'osoient, ni se confier leur état, ni se marquer autrement que par des regards encore mal assurés, le feu dont ils se sentoient brûler. Quand même ils se seroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, favoient-ils à quel point ils étoient séduits tous deux ? Quelle honte ne seroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques restes de vertu, & comment pouvoir s'éclaircir quand tous deux avoient tant de raisons de ne pas rompre le silence ? En supposant à Almaïde plus de foiblesse encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette sagesse dont elle avoit toujours fait profession, se joignoient la pudeur & les bienséances de son sexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ses desirs ; & quoique pour toutes les femmes cette loi ne soit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris si justement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs, favoit-elle comment Moclès la prendroit ? Peut-être, si elle eût été sûre qu'en la méprisant, il eût voulu céder, se seroit-elle étourdie là-dessus ; mais, s'il s'en tenoit simplement au mépris ?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes, de quelle manière ils pourroient se parler sans s'exposer à la honte de

de ne pas réussir, Moclès, de qui un aveu formel de ses sentimens auroit trop blessé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réussir que par le Sophisme; supposé cependant que le choix des moyens dépendit encore de l'examen qu'en pouvoit faire sa raison, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à sauver sa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter, ne lui réussît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux, s'il eût voulu employer pour se défendre, seulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de se séduire, ou à se justifier sa séduction! sb znohan

Oh parbleu! dit alors le Sultan, on peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne fais pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions? Il me semble que la situation où il se trouvoit, exigeoit qu'il en fit quelques-unes. Quelques-unes, passe, répondit Schah-Baham, & c'est précisément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes, avec le tems qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la Sultane. Vous avez risqué! dit Schah-Baham; oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire? Vous avez de petites façons de parler aussi peu respectueuses que j'en connoisse,
&

& dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses qui occupoient Almaïde & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude; & si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzei ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dut pas suspendre deux minutes leurs résolutions. Eh bien, repliqua le Sultan, le Conteur est donc une bête, s'il employe tant de tems à rendre ce que les gens dont ils parlent, penserent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fussiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raisons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il. Mais je ferois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois si difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le passer.

Les idées dans lesquelles Moclès étoit absorbé, ses desirs, les efforts qu'il faisoit pour les éteindre, le plaisir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air si sérieux & si occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder si long-tems le silence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous fassiez des idées noires. Vous avez raison, répondit-il, & c'est le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui disoit.
N'en

N'en foyez pas surprife, continua-t-il, & ne foyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il fera dans ma bouche. Je fuis défolé que ce jeune téméraire qui vous ménagea fi peu, n'ait pas eu le tems d'achever fon crime. Ah Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous feriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laiffera toujours fublifter, puisque vous ne pouriez point répondre à mes. questions, & qu'il feroit trop dangereux pour moi d'interroger fur ce qui m'agite, une autre personne que vous. Ma curiosité roule fur des chofes d'une nature fi étrange pour un homme de mon caractère & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il eft certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire, fans rien rifquer. C'eft cela même, reprit-il, qui me feroit prefque defirer que vous fufliez plus inftruite; car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez fur ma difcrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me confier jufques à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sachons toujours

ce qui vous occupe, repliqua-t-elle; peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout . . . Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe, est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter davantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde; parlez, je vous en conjure. Eh bien, lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous ayions fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pouroit-il? S'écria-t-elle, & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre.

Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour (car quelque chose que vous en puissiez croire, il n'est pas douteux que ce qui vous est arrivé avec ce jeune-homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite:) moi, je l'ai toujours fui; est-ce là de quoi nous croire si parfaits? Mais, direz-vous, nous avons eu des desirs, & nous en avons triomphé. Est-ce donc une si grande victoire que celle-

celle-là? Savions-nous ce que nous desirons? sommes-nous même bien sûrs d'avoir eu des desirs? Non, notre orgueil nous a trompez; ce que nous avons pris pour les desirs les plus ardents, étoit sans doute de bien légères tentations. Ce n'est peut-être, que par ignorance que nous nous y sommes mépris; plût au Ciel! Mais, s'il est vrai (comme je le crains bien) que la seule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire seulement que nous en remportions, nous ait trompez là-dessus, dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu? Nous nous sommes flatés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous osions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela est vrai, dit Almaïde; vous venez de faire là une affligeante réflexion! Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, repliqua-t-il d'un air triste, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout simple qu'il est, ne laisse pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je suis précisément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus pressant à savoir ce que vous avez pensé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous &
I. Partie. K. moi;

moi; mais, comme je vous le disois tout-à-l'heure, nous ne savons réellement ce qui en est, & vous n'en allez plus douter. En quoi consiste la vertu? dans la privation absolue des choses qui flatent le plus les sens. Qui peut savoir quelle est la chose qui les flatte le plus? celui-là seul qui a joui de toutes. Si la jouissance du plaisir peut seule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé, ne le connoît pas; que peut-il donc sacrifier? rien, une chimere; car quel autre nom donner à de desirs qui ne portent que sur une chose qu'on ignore? Et si, comme cela est décidé, la difficulté du sacrifice en fait seule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne sacrifie qu'une idée? Mais, après s'être livré aux plaisirs, & s'y être trouvé sensible, y renoncer, s'immoler soi-même, voilà la grande, la seule, la vraie vertu! & celle, ni vous, ni moi, ne pouvons nous flater d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde; il est certain que nous ne pouvons pas nous en flater. Nous nous en sommes flatez pourtant, répondit vivement Moclès qui craignoit qu'en laissant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne sentit combien les raisonnemens qu'il employoit, étoient faux, nous avons osé le croire; & de ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je suis bien-aïse, continua-t-il, & je vous loue sincèrement de ce que vous sentez que, tant qu'on ne s'est point mis à portée

de

de pouvoir faire une comparaison exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir sur l'un & sur l'autre, que des idées fausses. D'ailleurs, (car ce mal, tout grand qu'il est, n'est pas le seul) on est sans cesse tourmenté du desir d'apprendre ce que l'on s'obstine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curiosité, en a sûrement plus de négligence sur ses devoirs. En proie à des distractions fréquentes, elle perd à raisonner, à entrevoir, à suivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que, sans cette tourmentante idée qui l'obsède toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de la vertu. Si elle savoit à quoi s'en tenir sur ce qu'elle souhaite de connoître, elle seroit plus tranquille, elle seroit plus parfaite. Il faut donc connoître le vice, scît pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, soit pour être sûr de la sienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une situation à ne pouvoir gueres saisir que ce qui, en lui démontrant la nécessité du plaisir, la délivreroit de la crainte des remords, ce sophisme la fit frissonner. Elle demeura quelques momens interdite; mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer sur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant sur sa terreur, elle me parut enfin plus surprise qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en

serions plus parfaits ? Mais vraiment, répliqua-t-il, je n'en doute pas ; car, confidérez, de grace, la position où nous sommes, & jugez s'il en est de plus horrible ? Je ne le vois que trop, dit-elle, celle est réellement épouvantable !

Premièrement, continua-t-il, nous ne savons pas si nous sommes vertueux ; état triste pour des gens qui pensent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il est, n'est pas le seul malheur qu'entraîne notre situation ; il n'est que trop certain que, contents de la privation que nous nous sommes imposée, il y a mille choses plus essentielles, peut-être, sur lesquelles nous nous sommes crus dispensés de nous observer ; par conséquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, sans être de la même importance, a cependant des inconvéniens considérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous supposant tels que nous nous sommes crus jusques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choisie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'est pas douteux que ce sera du plus léger qu'il se chargera.

Je vous entends, dit-elle en soupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de scrupules ne me livrez-vous pas ? continua-t-elle en baissant les yeux, & comment n'en être pas tourmen-

mentée, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer, n'en fait lui-même maître tant? Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fonds moins à craindre qu'il ne le paroît. Il se suppose (& plutôt au Ciel que je ne suppose rien) que fatigué de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir, & juger de ses charmes par nous-mêmes, quel seroit le danger de cette épreuve? De ne pouvoir pas nous y arracher quand une fois nous l'aurions connu? Pour des âmes un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer; mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, si flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire: si, au contraire, elles peuvent porter dans l'âme un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joye, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raisonnement que sans doute Almaïde auroit détesté, si elle avoit été plus à elle-même, fit sur une âme qui n'attendoit plus pour succomber que l'apparence d'une excuse, tout l'effet que le malheureux Moëlès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux in-

certain & troublez : Je sens comme vous, lui dit-elle, la nécessité absolue de cette épreuve; mais avec qui la pourrions-nous faire en sûreté?

A ces mots, elle se pencha languissamment sur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle au point qu'en ce moment il la tenoit entre ses bras. Je crois, lui répondit-il, que si nous la voulions hazarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux : nous sommes sûrs l'un de l'autre; & comme nous ne pouvons point douter que ce ne soit par une plus grande recherche de la vertu que nous nous déterminons à des actions qui semblent la blesser, nous sommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curiosité qui ne part que d'un si bon principe. De quelque façon que ce puisse être, enfin nous y gagnerons, puisqu'au moins le souvenir de notre chute nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondît rien, elle paroïsoit encore incertaine. Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui proposa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrez, afin, disoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers essais assez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaissent pas plus loin. Elle y consentit. Bien-tôt ils s'égarerent; & irritant leurs desirs par des choses qui, quoiqu'elles fussent faites sans graces & avec maladresse, n'en prenoient pas moins d'empire sur
leurs

leurs sens , ils perdirent de vûe le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop , ou trop peu dans ce qu'ils sentoient , jugerent à propos poursuivre , ou ne purent s'arrêter , & . . . tout d'un coup vous devîntes autre chose , interrompit le Sultan ? Non , Sire , répondit Amanzei. Je ne comprends rien à cela , reprit Schah-Baham ; & je fais bien pourquoi , c'est que cela est incompréhensible ; car il n'est pas douteux qu'ils n'eussent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme Votre Invincible Majesté , repartit Amanzei ; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût porté à l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché , repliqua le Sultan ; & dites-moi , duquel des deux vous défiâtes-vous le plus ? Le recit d'Almaïde , répondit Amanzei , me donna sur elle de grands soupçons ; & l'ignorance qu'elle affecta quand elle se rendit à Moclès , quoiqu'elle fût extrême , ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faisant le recit de son aventure , elle avoit supprimée la circonstance qui me faisoit rester dans ma prison. Voilà bien les femmes ! s'écria le Sultan ; oh ! oui , votre réflexion est juste. Eh bien ! je n'en ai rien dit ; mais j'aurois parié qu'elle ne disoit pas tout. Si je m'en étois vanté , il y a ici des gens qui m'auroient accusé de faire l'esprit fort. Allez , allez , soyez-en certain , ce fut elle qui empêcha que vous ne fussiez délivré.

La

La chose , toute probable qu'elle est , répondit Amanzei , souffre dès difficultez. Moclès pour un homme jusques alors si irréprochable , me parut avoir bien de l'expérience. Ceci change la thèse , dit le Sultan ; car . . . ah ! oui , on le voit bien , c'étoit lui. Mais accordez-vous donc , dit la Sultane ; c'étoit elle , c'étoit lui. Pourquoi , sans se tourmenter tant , ne pas penser que tous deux étoient de mauvaise foi ? Vous avez raison , repliqua le Sultan ; à la rigueur , cela se pourroit : il me semble pourtant qu'il seroit plus plaisant que ce fût l'un ou l'autre. Je ne sais pas pourquoi ; mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours , que dirent-ils après ? Ce n'est pas là ce qui m'intéresse le moins :

Moclès fut le premier qui revint de son égarement. Il me parut d'abord comme étonné de se trouver entre les bras d'Almaïde ; & sa raison reprenant peu à peu son empire , à l'étonnement succéda l'horreur. Il sembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit ; il cherchoit à en douter ; à se flater qu'un songe seul lui offroit de si cruels objets. Trop sûr enfin de son malheur , il leva douloureusement les yeux sur lui-même , & se retraçant tout ce qu'il avoit fait pour séduire Almaïde , combien sa criminelle passion l'avoit aveuglé , avec quel art il l'avoit corrompue par degrez , il tomba dans la douleur la plus amere.

AL-

esprit, & je la laisse à résoudre à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entre autres choses, on trouvera la façon de tuer le tems.

QUELQUE goût que j'eusse pris pour la morale, je commençois à m'ennuyer chez Almai'de, lorsque Moclès la séduisit. Un jour plus tard j'en serois sorti, persuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes insensibles. Ma patience heureusement me sauva une idée fausse.

Après avoir quitté Almai'de, j'errai long-tems. Les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déjà connu, me promettant peu de plaisir, j'évitaï avec soin ces maisons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courses me conduisirent dans un Fauxbourg d'Agra qui étoit rempli de maisons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas, mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une Dame, qu'à sa magnificence, & plus encore

core à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes. Avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fût étonnée de la démarche qu'elle faisoit. Elle ne parla qu'en tremblant à l'Esclave qui la conduisoit; & sans oser lever les yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule & livrée à elle-même, que s'occupant des plus tristes réflexions, après avoir soupiré plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive, & elle sembloit moins pleurer des malheurs, qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé ses pleurs, qu'un jeune-homme fort bien fait, & mis superbement, entra avec impétuosité, & en chantant, dans le cabinet. Sa présence acheva de troubler la Dame; elle rougit, & en détournant ses yeux de dessus lui, & en se cachant le visage, elle tâcha de lui dérober la confusion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & se jettant à ses genoux: Ah Zéphir! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-

ils pas! est-ce Zéphis que je vois ici? est-ce bien vous? vous que j'adore, & que je n'osois presque pas y espérer! Quoi! c'est vous qu'enfin je tiens dans mes bras?

Oui, répondit-elle en soupirant, c'est moi qui n'aurois jamais dû venir ici; c'est moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette solitude! s'écria-t-il en lui baisant la main. Ah! répondit-elle, qu'un jour peut-être elle me coûtera de regrets! Les preuves que je vous y donne de ma foiblesse, deviendront plus cruelles pour moi, à mesure qu'elles s'effaceront de votre souvenir; & elles s'en effaceront, Mazulhim! ou si vous vous les rappelez quelquefois, ce ne fera que pour me mépriser de ce que j'aurois fait pour vous. Mais quelle creureur! repliqua-t-il d'un ton badin; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres? Savez-vous bien qu'*au vrai* je n'ai jamais aimé personne aussi tendrement que vous? & vous doutez de mes sentimens! Non, je n'ai point le bonheur d'en douter, reprit-elle tristement; je fais que vous ne pouvez être, ni constant, ni fidele; je doute même que vous sachiez aimer; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je sens ma foiblesse dans toute son étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les suites; & pourtant j'y cede. Ma
raï-

raison me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, savez-vous bien que vous me faites un vrai tort, un tort mortel de ne me pas voir aussi tendre que je le suis? Ah Mazulhim! s'écria-t-elle, est-ce ainsi que vous sentez tout ce que je vous sacrifie, & que vous rassurez mon cœur? Je vous aime, Mazulhim; si vous me connoissiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous; dites-moi que vous desirez qu'il y soit toujours. Si vous saviez combien j'ai besoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuseriez pas de me le dire; ne fût-ce même que par humanité. C'est à vous seul aujourd'hui que mon bonheur est attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'est mon seul bien, & mes uniques vœux. Serait-il bien vrai que vous fussiez incapable de penser pour moi, comme je pense pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteste . . . Mazulhim, interrompit-elle, laissez-moi le soin de vous justifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même; & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le persuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus sérieux que touché, que je ne me croyois pas assez malheureux pour que les preuves que depuis six mois j'ai tâché de vous donner de ma tendresse, vous en eussent aussi peu

persuadée. Je sens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inspirer, ne va jamais sans un peu de défiance. Si celle que vous me témoignez, pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la serrant dans ses bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaisir de vous trouver si délicate, me feroit oublier combien vous êtes injuste. Mais c'est de votre repos qu'il s'agit ici; & si vous connoissiez mieux mes sentimens, vous n'aurez pas de peine à croire qu'il m'est infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertez; mais elle se défendit d'un air si vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fût en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend seulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement: Eh quoi! Zéphis, lui dit-il, est-ce ainsi que vous me prouvez votre tendresse, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne suis pas venue ici sans savoir à quoi je m'exposois, & vous me verriez verser moins de larmes, si je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendresse. Je vous aime, & si je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je serois entre vos bras; mais, Mazulhim, il en est encore tems, & nous ne sommes pas encore assez engagez l'un à

à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos sentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me soit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas; mais jugez combien j'aurois à me plaindre de vous, jugez quel seroit mon état, si je ne l'apprenois qu'après que ma foiblesse ne vous auroit rien laissé à désirer! Dominé par le desir de plaire, accoutumé à l'inconstance par des succès qui ne se font point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être est-ce sans passion pour moi que vous m'avez attaquée? Examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma destinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuse. Si ce n'est pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi; en un mot, si vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer. Je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour; mais je mourrois de honte & de douleur, si je ne m'étois vüe que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles & les pleurs que Zéphis verfoit en les prononçant, n'attendrissent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid, que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il; mais que je les mérite peu! Est-il possible que je vous confonds avec ces objets méprisables qui seuls jusques à ce jour ont paru m'occuper. J'ayoue que la façon dont j'ai vécu, a pu donner lieu à vos soupçons; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'eusse

joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loifirs, la honte de les avoir aimées? Il est vrai, je craignois l'amour; Eh! que pouvois-je faire de mieux pour lui échaper toujours, que de vivre avec des femmes fans mœurs & fans principes, qui dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens, me fauvoient par leur caractère du danger d'une passion! Je suis, dites-vous, accoutumé à l'inconstance par les succès. M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flatasse d'en avoir eu quelques-uns? Il n'y a pas une de ces victoires dont peut-être vous me croyez si vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang, je voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins digne de vous!

Zéphis, à ces paroles, parut un peu rassurée, & tendit la main à Mazulhim en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner. Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime! ah! combien vivement! Avec quel plaisir je sens à vos genoux, qu'au milieu même des transports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je sacrifiois! Qu'il m'est doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous! Sans vos charmes, même sans vos vertus, j'aurois sans doute ignoré toujours ce sentiment auquel jusques à vous je refusois de me livrer. C'est à vous seu-
le

le que je le dois; c'est pour vous seule; que je veux être éternellement rempli.

Ah Mazulhim! s'écria-t-elle, que nous serons heureux si vous pensez ce que vous me dites! S'il est vrai que vous m'aimiez, & vous m'aimerez toujours! A ces mots, elle se pencha sur Mazulhim, & en le serrant tendrement dans ses bras, elle approcha sa tête de la sienne. La plus tendre yvresse étoit peinte dans ses yeux, & bien-tôt Mazulhim par ses transports en pénétra toute son âme. Dieux! quels yeux quand il eut achevé de les troubler! Je n'avois jamais vû les mêmes qu'à Phénime.

Quelle préparée qu'elle fût cependant à rendre Mazulhim l'Amant du monde le plus heureux, elle ne put, sans se ressouvenir de ses craintes, & peut-être de sa vertu, le voir si près de son bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle en lui opposant la plus foible résistance; mais ne pouvez-vous...? Ah Zéphis! interrompit-il, Zéphis! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendresse!

Zéphis soupira, & ne répondit rien. Plus vaincue par son amour, qu'elle n'étoit persuadée de celui de son Amant, elle céda enfin à ses desirs. Trop heureux Mazulhim! que de charmes s'offrirent à ses regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix! Aussi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'étonnoit, tout étoit en Zéphis l'ob-

jet d'un éloge & d'un baifer. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageasse avec lui, il me sembla que pour la situation où il se trouvoit, elle durroit trop long-tems, & qu'elle sembloit même suspendre, ou lui faire oublier ses desirs.

Il est bien vrai que plus on est délicat, plus on s'amuse de bagatelles. Le sentiment seul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie sans cesse; mais enfin, on ne fauroit s'y plaire toujours & si l'on s'y arrête, c'est moins pour y borner ses desirs, que pour y trouver de nouvelles sources de flamme. J'eus quelques instans assez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantissement où je le voyois, qu'à un excès d'amour; & les charmes de Zéphis justifioient cette idée. Vraisemblablement Zéphis le crut aussi, & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les transports d'un Amant si tendre, si pressé d'être heureux, s'affoiblissoient à mesure qu'ils trouvoient de quoi augmenter: il étoit vif sans être ardent; il louoit, il admiroit toujours; mais n'est-ce donc que par des éloges qu'un Amant fait exprimer ses desirs?

Avec quelque adresse que Mazulhim dissimulât son malheur, Zéphis s'aperçut du peu de succès de ses charmes: elle n'en parut, ni surprise, ni choquée; & tournant les beaux yeux vers son Amant: Levez-vous; lui dit-elle avec le plus doux sou-

sourire, je suis plus heureuse que je ne pensois.

Mazulhim, à ce discours qui ne lui parut qu'insultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée qu'elle sembloit en avoir prise. Forcé enfin de se rendre justice: Hélas Madame! lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'est que vous m'avez attristé. Votre trouble me divertit, répondit Zéphis; mais votre douleur m'offenseroit. Il seroit trop cruel pour moi, que vous crussiez mon cœur blessé.... Ah Zéphis! interrompit Mazulhim, qu'il est affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en justifier! Cessez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un instant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendresse, que par les choses que vous vous rapprochez.

Ah! cela, comme l'on dit, est bon pour le discours, dit le Sultan; mais dans le fond de l'ame, cette Dame-là n'étoit sûrement pas contente. Premièrement, c'est que par soi-même, cela est affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en feroit divertir une; ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle seroit bien capricieuse. D'ailleurs, c'est que le sentiment n'est pas une chose si consolante, quand cela arrive, qu'on le pourroit bien dire.

A ce

A ce propos, je me souviens qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune!) C'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva. Nous étions pourtant tous deux. . . . Réellement, je ne m'en serois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup. . . je ne fais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans; plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vû cela qu'une fois; mais il est vrai que c'étoit une chose bien attendrissante. Je lui dis pourtant entre autres, qu'il ne falloit desespérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès. . . . Eh! finissez votre cruelle histoire, interrompit la Sultane. Je trouve assez bon, répondit Schah-Baham, qu'il ne me soit point permis de faire un conte, & chez moi, surtout. De là, comme je vous disois, poursuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela fasse un plaisir; par certain conséquent, la Dame de Mazulhim, qui disoit de si belles choses. . . . auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane; cela est probable. Mais sachez pourtant que ce que vous croyez si fâcheux pour une femme; l'afflige moins qu'il ne l'embarasse. Ah! oui, reprit le Sultan, je n'aurois, par exemple, qu'à. . . . Mais n'ayez pas peur; continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parut de son aventure, il me sembla qu'il étoit en-

encore plus étonné de la façon dont Zé-
 phis la prenoit. Si quelque chose peut, lui
 dit-il, me consoler de cette affreuse disgrá-
 ce, c'est de voir qu'elle ne prenne rien sur
 votre cœur. Que de femmes me déteste-
 roient, si elles avoient autant à se plaindre
 de moi! Je vous avoue, répondit Zéphís,
 que je ferois peut-être comme elles, si je
 pouvois attribuer cet accident à votre froi-
 deur; mais, si comme vous me l'avez dit,
 & que je le crois, l'amour seul trouble vos
 sens, je ne trouve dans cette aventure, que
 mille choses plus flateuses pour moi, que
 tous vos transports. Je vous aime trop
 pour ne pas croire que vous m'aimez.
 Peut-être aussi ai-je trop de vanité, ajou-
 ta-t-elle en souriant, pour imaginer qu'il
 y a de ma faute; mais quel que soit le
 motif de mon indulgence, ce qu'il y a
 de vrai, c'est que je vous pardonne. Je
 vous avertis, au reste, que je ferois moins
 tranquille sur le plus simple soupçon, sur
 votre fidélité, que sur ce que vous appel-
 lez un crime. Oui, Mazulhim, soyez-
 moi fidele, & puisse-je toujours vous trou-
 ver tel que vous êtes actuellement! Ce
 que j'y perdrais du côté de ce que vous
 appelez des plaisirs, ne le retrouverois-je
 pas bien dans la certitude que vous seriez
 constant.

Pendant que Zéphís parloit, Mazulhim
 qui auroit bien voulu lui avoir moins d'o-
 bligation, n'épargnoit rien de tout ce qui
 pouvoit faire cesser son malheur. Zéphís se
 pré-

prétoit à ses desirs avec une complaisance, qu'intérieurement peut-être il n'approuvoit pas, parce que de moment en moment elle le rendoit moins excusable. Cette complaisance même devenoit plus tendre; insensiblement elle augmentoit; Zéphis se défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ses yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il sembloit que ce ne fût que dans cet instant qu'elle se fût véritablement rendue; elle n'avoit jusques-là que souffert les empressemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inséparable du premier moment, que tant de femmes jouent, & que si peu sentent, avoit cessé. Zéphis soutenoit sans embarras les éloges de Mazulhim, & paroissoit même désirer qu'il pût se mettre à portée de lui en donner de nouveaux. Elle rougissoit, & ce n'étoit plus la pudeur qui la faisoit rougir; ses regards ne se détournoient plus de dessus les objets qui d'abord avoient paru les blesser; la pitié que Mazulhim lui inspiroit, enfin n'eut plus de bornes. Cependant . . .

Ah! oui, interrompit le Sultan; cependant . . . j'entends bien; voilà un impatient petit homme! Je ne connois rien qui soit, à la longue, plus insupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis; je suis bien sûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Suite, je le suis du contraire; se fâcher d'un pareil malheur, c'est le mériter.

Bon!

Bon! reprit le Sultan, pensez-vous qu'une femme fasse une pareille reflexion? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'est qu'en pareil cas je me fâcherois, & si, je ne m'en croirois pas moins raisonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis; car à ce que je vois, en cela, comme en toute autre chose, chacun a son goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzei, l'obstination du malheur de son Amant, me parut l'ennuyer; soit qu'ayant plus fait pour lui que la première fois, elle crût le mériter moins, soit qu'étant en ce moment plus favorablement disposée, elle trouvât dans sa raison moins de force pour le soutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de son infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne pensant pas de Zéphis aussi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus sage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me sembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montrât moins encore de présomption dans Mazulhim, que la mauvaise opinion qu'il osoit avoir de ses charmes.

Malgré son trouble, il lui échapa un souris malin qui sembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point personne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuse. Sûre qu'il en seroit bien-tôt puni, elle se livra à ses ridicules entreprises, avec une intrépidité que toute femme est assez vaine pour avoir en pareil cas, mais
qui

qui n'est point dans toutes justifiée par le succès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une situation dont on pût le féliciter, & quelques que fussent ses efforts, Zéphis eut raison de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne pussent dans ses malheurs lui laisser aucunes ressource. Ce que je dis toutesfois sans vouloir en offenser aucune; & que fait-on, d'ailleurs, si ce seroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en soit, la surprise de Mazulhim fut si plaisamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faisoit si bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit; mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois assurément eu tort, répondit-il; mais je ne devois pas m'y attendre: une expérience de dix ans, toujours heureuse, me faisoit croire toujours possible ce qu'avec vous seule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devoit combler mes desirs, de nouvelles raisons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez aussi être bien sûr
de

de toute ma pitié. Zéphis! reprit-il avec un transport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égalé ma tendresse, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur & mon desespoir; & je sens... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il est vrai que vous m'aimez, vous n'êtes pas à plaindre. Un seul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaisirs que vous cherchez, si vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos sentimens me charment & me pénètrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finissons cet entretien, dit Zéphis en se levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez-vous déjà me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma situation! Non, Mazulhim, repliqua-t-elle, je vous ai promis de passer ce jour avec vous; eh! puisse-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais sortons de ce cabinet; allons jouir de la délicieuse fraîcheur qui commence à se répandre; distraire votre imagination, la détourner enfin de dessus les objets qui l'attristent, peut-être. Mazulhim, plus on cherche les plaisirs, moins on peut les goûter; essayons si, en y arrêtant moins notre pensée, nous ne vous y disposerons pas mieux.

La généreuse Zéphis sortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la

I. Partie. M main

main de l'air du monde le plus respectueux.

Ce qu'il y a de fingulier, c'est que ce Mazulhim qui employoit si mal les rendez-vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché: il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour Amant: vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoissoient, & toutes cependant cherchoient à lui plaire; sa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit bon. Que ne le croyoit-on pas? & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la discrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de si mauvais procédés, les ménageoit cependant si peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux, s'ils étoient plus contents que lorsqu'ils étoient fortis. A l'air modeste de Mazulhim, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'affit sur moi nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds sur des carreaux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fût en état de lui proposer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux, peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs,

heurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essayer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans savoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & sa froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte, ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras, & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur, qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne lui refusoit rien. Desiroit-il d'être heureux, ou la connoissoit-il assez peu pour croire qu'elle seroit blessée s'il ne cherchoit pas à le devenir? Etoit-ce enfin l'amour ou la vanité qui de lui ramenoient si tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (soit qu'il cherchât uniquement à se tirer d'une situation qui l'ennuyoit, soit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmans quand ils précèdent, ou suivent une conversation sérieuse, mais qui par leur frivolité ne font pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refusa d'abord de s'y prêter; mais croyant

à l'empressement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaisance qu'il avoit besoin qu'elle en eût, elle consentit par pure générosité, & en haussant les épaules, à ce dont il se faisoit de si grandes idées, & dont, car il faut lui rendre justice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ses soins; & comme il étoit l'homme de son tems qui savoit le mieux traiter les petites choses, il la força à lui prêter plus d'attention; de l'attention, il la conduisit à l'intérêt. Le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, disparut insensiblement à ses yeux; elle seconda elle-même l'illusion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaisirs l'imagination est la source, & combien sans elle la nature seroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une ressource pour lui, que comme une sorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impression plus vive qu'il ne s'en étoit flaté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent sentir cette émotion qu'il avoit jusques-là cherchée si vainement, & dans le doux desordre qui commençoit à s'emparer de ses sens, ayant perdu le souvenir de ses malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieusement

ces

ces obstacles cruels, par lesquels il s'étoit vû si long-tems & si cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le Sultan, c'est fort bien fait; *il vaut mieux tard que jamais*; c'est-à-dire que . . . N'allez-vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, & pensez-vous qu'Amanzei ait eu la prudence & la finesse de nous laisser quelque chose à deviner? Je n'en fais rien, reprit le Sultan, ce ne font pas là mes affaires; mais enfin, c'est que, comme vous le savez aussi-bien que moi, ce Mazulhim est un peu sujet à des accidens, & qu'il me paroît tout simple que l'on s'informe . . . parce que, par hazard, il se pouroit . . . Eh bien! dites-moi donc un peu? Mazulhim. . .

Sire, il fut heureux. Mais il favoit mieux offenser, qu'il ne favoit réparer les outrages qu'il faisoit; & je doute que s'il eût eu affaire à une personne moins généreuse que Zéphis, il eût pû pour si peu obtenir son pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins sentir le bonheur de posséder Zéphis, que le plaisir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une conversation tendre, où Zéphis mit beaucoup de sentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on servit un souper où il avoit épuisé la délicatesse & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la présence de son Amant, lui dit mille choses fines & passionnées qui ne me firent pas moins

admirer son esprit, que sa tendresse. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agissoient pas sur lui aussi vivement que sur moi, & il me parut que son orgueil étoit plus flaté de la conquête de Zéphis, que son cœur n'étoit touché de cette passion vive & délicate qu'elle avoit pour lui, & dont, malgré ce qu'elle craignoit de son inconstance, elle étoit uniquement remplie. Il

Si la possession de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim aussi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif. Son cœur inaccessible au sentiment, languissoit encore; toutes les vertus de Zéphis que l'ingrat louoit sans les connoître, & peut-être sans les lui croire, loin de l'attacher à elle, sembloient l'en éloigner, & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui; mais elle commençoit à lui inspirer des desirs. Il la regardoit avec transport, il soupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & sembloit attendre avec impatience que le souper finît: il le lui dit même; mais, soit qu'elle s'y amusât, soit qu'elle n'eût pas si bonne opinion que lui de l'après souper, elle étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit. Il la pressa, bien-tôt... Ah Mazulhim! que tu aurois été heureux si tu avois su aimer!

Peu de tems après Zéphis sortit, & Mazulhim la suivit, en lui faisant des protestations.

tions d'amour & de reconnoissance que je
 crus d'autant moins vraie, qu'elle les mé-
 ritoit mieux. Zéphis étoit trop estimable
 pour qu'il pût s'attacher constamment à
 elle; elle étoit vraie, sans fard, sans co-
 quetterie. Mazulhim étoit sa première af-
 faire; mais ce qui auroit fait la félicité
 d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrom-
 pu, qu'une liaison où il ne trouvoit, ni
 plaisir, ni amusement. Il ne lui falloit que
 de ces femmes qui, nées sans sentiment &
 sans pudeur, ont mille aventures sans a-
 voir un Amant, & qu'à l'indécence de leur
 conduite, on pouroit accuser de chercher
 plus encore le deshonneur que le plaisir.
 Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim,
 qui n'étoit qu'un fat, plût aux femmes
 de ce genre, & qu'à son tour il les recher-
 chât.

Mais Amanzei, demanda la Sultane,
 comment un homme de si peu de mérite
 avoit-il pu toucher une personne aussi esti-
 mable que vous nous avez peint Zéphis?
 Si Votre Majesté vouloit bien se ressouve-
 nir du portrait que j'ai fait de Mazulhim,
 répondit Amanzei, elle s'étonneroit moins
 qu'il eût su plaire à Zéphis. Il avoit des
 agrémens, & savoit feindre des vertus.
 Zéphis, d'ailleurs, ne seroit pas la pre-
 mière femme raisonnable qui auroit eu le
 malheur d'aimer un fat; & Votre Majesté
 n'ignore pas qu'on ne voit autre chose tous
 les jours. Sans doute, dit le Sultan, par
 exemple, il a raison, l'on ne voit que ce-
 la:

la: au-reste, ne me demandez pas pourquoi; car je n'en fais rien. Ce n'est pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce sont des choses, qu'avec tout l'esprit que vous avez, il me paroît simple que vous ne fachiez pas.

Qu'une femme raisonnable, continua-t-elle, se rende à un amour également tendre & constant; que, sûre des sentimens & de la probité d'un homme qui l'aime, (si toutesfois quelque chose peut jamais l'en assurer) elle se livre enfin à lui, cela ne me surprend pas; mais qu'elle soit capable de foiblesse pour un Mazulhim, voilà ce que je ne puis comprendre! L'amour, répondit Amanzei, ne seroit pas ce qu'il est, si... Si, si, interrompit le Sultan, allez-vous faire long-tems des Beaux-Esprits, & ne vous souvient-il plus que j'ai défendu les dissertations? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une soit une bégueule, & l'autre un fat? Eh bien! elle l'aime tel qu'il est. Vous voulez savoir pourquoi? Que ne le demandiez-vous à Amanzei, pendant qu'il étoit femme? croyez-vous qu'il se souvienne de cela, lui, à présent? Vous êtes cause, au-reste, avec tous vos discours, que les contes que l'on me fait, ne finissent point; & cela m'excede. Voyons, Emir, où en étiez-vous? Que devint cette Zéphis si raisonnable qu'elle en ennuye? Quelle fut la fin de tout cela? Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzei.

zei.

zei. Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus secrettement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle, ne furent pas assez habilement employez pour la tromper long-tems, ou les infidélitez qu'il lui faisoit, étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il pût toujours les lui dérober. Quoiqu'il en foit, elle se plaignit; mais comme, avec toutes les délicatesses de l'amour le plus tendre, elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aisément à bout de la calmer. Il continua ses infidélitez, & elle recommença ses reproches. Enfin, il s'impacienta, & peu touché de son amour & de ses larmes, il rompit absolument avec elle, & la laissa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la douleur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'est que j'aurois fait de même. Je fais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertisse, ennuyé tout comme lui. Ce n'est pourtant pas que je fois un Mazulhim, je pense qu'on ne me le reprochera pas; mais c'est qu'il ne laisse pas d'être plaisant de quitter des femmes, quand ce ne seroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en disent.

CHAPITRE XI.

*Qui contient une recette contre les
Enchantemens.*

TROIS jours après que j'eus vû Zéphir pour la première fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite femme dont l'air étoit vif, indécant, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit seulement pas remarquée. Aussi étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il en la voyant, c'est vous! mais savez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté qui, malgré ses airs enfans, avoit trente ans au moins, s'avança vers Mazulhim avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le regarder: Vous aviez raison, lui dit-elle, de me dire que votre petite maison étoit jolie; mais c'est qu'elle est charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela est divin!

N'est-

N'est-il pas vrai, répondit-il, que c'est la plus jolie du Fauxbourg ? Ne diroit-on pas, à ce propos, repliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup ? Ce cabinet-ci est charmant ! continua-t-elle, galant au possible ! Je suis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaise. Oh ! pour moi, repliqua-t-elle, je n'ai, peut-être pas fait pour y venir toutes les façons que je devois. Ce n'est pas que je ne sache aussi-bien qu'une autre, l'art de filer & de mettre de la décence dans une affaire ; mais vous ne le pratiquez pas, interrompit-il ; oh ! pour cela on vous rend justice. C'est que cela est vrai, au moins, reprit-elle ; exactement, je ne suis point fautive. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me proposâtes de venir ici... je fus pourtant bien tentée de vous répondre, non ; mais la vérité de mon caractère ne me le permit point ; je suis franche, naturelle, vous me plaisez, & me voilà. Vous n'en pensez pas plus mal de moi, peut-être ? Qui ! moi ! répondit-il en haussant les épaules, voilà une belle idée ! j'en penserois mille fois mieux, s'il m'étoit possible. Au vrai, vous êtes charmant ! reprit-elle. Mais dites-moi donc, y a-t-il long-tems que vous êtes ici ? J'arrivois, répartit-il ; & j'en rougis, j'en suis confondu. Mais vous avez pensé être ici la première. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en favoir gré. Vous concevez bien, ré-

pondit-il, qu'on ne fait pas ces choses-là
 exprès, & qu'elles peuvent arriver aux
 gens les plus empressez. Oui, oui, reprit-
 elle, je le conçois bien; je ne l'aimerois
 pourtant pas. Écoutez donc, que je vous
 dise des nouvelles. Zobeïde vient dans la
 minute de quitter Arab-Chan. Ne lui a-t-
 elle fait que cela? demanda-t-il. Et So-
 phie, continua-t-elle, vient de prendre
 Dara. N'a-t-elle pris que lui? demanda-t-il
 encore. *si je suis trop les : onirob ob égrain*
 Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui
 la connoissoit trop pour la respecter seule-
 ment un peu, prenoit avec elle des plus
 grandes libertez. Loin qu'elle m'en parût
 plus émue que lui, elle promena ses yeux
 dans le cabinet avec distraction; puis les
 ramenant sur sa montre: Mais, quelle folie
 donc! Mazulhim, lui dit-elle, est-
 ce que nous ferons seuls tout le jour?
 Voilà une assez bonne question! répondit-
 il; sans doute, nous serons seuls. Mais
 vraiment, reprit-elle, je n'avois pas
 compté là-dessus. Laissez donc! ajouta-t-
 elle sans aucun desir qu'il finît, ni qu'il con-
 tinuât; (aussi ne s'en embarassa-t-il pas
 plus qu'elle) vous êtes, au vrai d'une folie
 qui ne ressemble à rien. Et à propos de quoi
 être seuls, s'il vous plaît? Il me semble, ré-
 pondit froidement Mazulhim, que cette
 conversation n'empêchoit pas de s'amuser
 que cela étoit convenu entre nous. Convenu!
 dit-elle, quel conte! où avez-vous donc pris
 cela? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure;
 après

après tout, cela m'est égal, & je saurai bien vous contenir. Ah! pour cela, laissez donc! vous avez des façons singulieres! Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outré rien. Ah Zulica! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce platfonds? C'étoit à cela que je révois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure: tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y pense, reprit-elle, il faut que je sois bien folle pour croire que vous me ferez fidele, vous qui ne l'avez encore été à personne. Ah! ne parlons pas de cela, repliqua-t-il en s'occupant toujours, & (graces aux bontez de Zulica) fort commodément; vous seriez peut-être bien embarrassée, si j'étois plus constant que vous ne me soupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laisser? dit-elle en ne faisant pas le moindre mouvement pour lui échaper, ou pour le contraindre. A l'égard de la constance, continua-t-elle aussi froidement que s'il n'eût pas continué, lui, j'en ai dans le caractere, j'ose le dire. Ce n'est pas aujourd'hui une vertu, que la constance, tant elle est commune, répondit-il, & l'on peut, sans se vanter, dire qu'on en est capable. Vous avez

pourtant, & malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je fais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amans que vous avez eus. Eh bien, dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage. Finissez donc, vous me tourmentez ! Beaucoup moins que je ne devois. Mais enfin, répliqua-t-elle, c'est toujours plus que je ne veux. Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ? allez-vous avoir un caprice ? n'avons-nous pas tout réglé ? Eh mais . . . oui, répondit-elle ; mais . . . Ah Mazulhim ! vous me déplaidez ! C'est un conte, repartit-il froidement, cela ne se peut pas.

Alors il la posa doucement sur moi. Je vous assure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je suis outrée contre vous ; je vous le dis, c'est que je ne vous le pardonnerai jamais.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entre autres choses il avoit la mauvaise habitude de s'en attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre personne, il lui déplut en effet à un point qu'on ne sauroit imaginer. Cependant, malgré sa colere, elle attendit, & sa vanité lui fit suspendre son jugement. Dans toutes les occasions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes assurément) on ne lui avoit jamais man-

manqué ; c'étoit pour elle une preuve incontestable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit si peu digne d'estime, de quels prodiges, si l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable ! Si (comme la chose lui paroissoit assez avérée) elle n'avoit rien à se reprocher, par quel hazard Mazulhim qui, disoit-on, n'avoit jamais eu tort avec personne, en avoit-il avec elle un si singulier ? Elle avoit oui dire à tout le monde, qu'elle étoit charmante; la réputation de Mazulhim étoit trop belle, pour qu'il ne la méritât pas au moins par quelque endroit; donc, ce qui lui faisoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, & ne pouvoit pas durer.

Avec ces consolantes idées, & d'ouï-dire en ouï-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit son dépit le mieux qu'il lui étoit possible. Mazulhim, cependant tenoit les propos du monde les plus galans sur les beautés qui sembloient le toucher si peu. Il falloit, disoit-il, que pour le rendre tel qu'il se trouvoit, tous les Magiciens des Indes eussent travaillé contre lui; mais, continuoit-il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres ? Aimable Zulica ! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela, Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui répondoit que par des souris malins; mais auxquels de peur de l'achever, elle n'osoit

donner toute l'expression qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens? Je vous conseille de vous raccommo-der avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, sont de dangereux ennemis. Ils le feroient moins, si vous vous étiez bien mise en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute aussi que, malgré leur mauvaise volonté, si je vous aimois avec moins d'ardeur, j'eusse éprouvé. . . Oh! c'est un propos auquel j'ajoute assez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le tems que l'on pouvoit rester enchanté, croyoit alors avoir accordé assez de repit. Je fais bien, reprit-il, que si vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais, moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur; & j'osois espérer. . . Vous prenez assurément bien votre tems pour railler! interrompit-elle, vous avez raison! rien n'est si glorieux pour vous que cette aventure! Mais, Zulica, reprit-il, ne voudrez-vous donc jamais sentir que le ton que vous prenez, ne peut que me nuire, & perpétuer mon humiliation? C'est, je vous jure, dit-elle, ce dont je me soucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, si vous vous en souciez si peu, de quoi vous

fa-

fâchez-vous tant? Vous me permettrez de vous dire, Monsieur, que c'est une fort sotté question, que celle que vous me faites!

A ces mots, elle se leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir. Laissez-moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux, ni vous voir, ni vous entendre. Assûrement, s'écria-t-il, j'en ai vu d'aussi malheureuses, mais je n'en ai jamais vu d'aussi fâchées!

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica. Desespérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit, dans la fureur, à un grand vase de porcelaine qu'elle trouva sous sa main, & qu'elle brisa en mille morceaux. Hélas Madame! lui dit Mazulhim en souriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briser, si toutes les personnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées de la même manière. Au reste, ajouta-t-il en s'asseyant sur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plaît tout-à-fait, dit Schah-Baham; elle a du sentiment, & n'est pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus sotté précieuse que j'aie de ma vie rencontrée! Je sens qu'elle m'intéresse infiniment, & je vous la recommande, Amanzei, entendez-vous? Tâchez qu'on ne la chagrîne pas toujours. Sire, répondit Amanzei, je la favoriserai autant que le

respect dû à la vérité, pourra me le permettre.

Mazulhim en finissant de parler, se mit à rêver d'un air distrait. Zulica qui étoit allée s'asseoir dans un coin, & loin de lui, soutint assez bien pendant quelque tems la méprisante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour da lui rendre, elle se mit à chanter. Qu'je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de chanter, est de tel Opera? Elle ne répondit rien. Vous avez, continua-t-il, une jolie voix, peu étendue, mais flûtée, & dont les sons vont droit au cœur. Il est heureux qu'elle vous plaise, répondit-elle sans le regarder. Vous ne le croyez peut-être pas, répartit-il; mais il est vrai pourtant que vous pourriez en être flatée, & que peu de gens s'y connoissent aussi bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois si je pouvois à présent vous paroître digne de vous louer, c'est une expression charmante qui ne laisse rien à desirer par sa vivacité & par sa justesse, & que vos yeux secondent si bien, qu'il est impossible de vous entendre sans se sentir remuer jusques au fonds du cœur. Vous allez me répondre encore qu'il est heureux que cela me plaise?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne suis pas fâchée que vous me trouviez des choses aimables, & plus je vous fais connoisseur, plus vos éloges doivent me flater.

Voilà précisément, dit-il, la rai-

son

fon qui me feroit defirer de mériter les vôtres. Ah fans doute ! dit-elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoiffiez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injustice, n'imaginerez-vous pas auffi, qu'il m'est indifférent que vous penfiez de moi, bien ou mal ? Joindrez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déjà faites ? Ah Zulica ! est-il poffible que ce qui devoit augmenter votre tendrefle, ne ferve qu'à vous irriter contre moi !

Est-il poffible auffi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyiez affez d'ape pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus fanglant que jamais vous puffiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il ; aimable Zulica ! vous connoiffiez peu l'amour, fi vous croyez que nous devons, vous & moi, rougir de ce qui nous eft arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorez de votre tendrefle, vous ont aimée bien peu, fi vous ne les avez pas trouvé tous auffi malheureux que moi.

Oh ! pour cela, Monsieur, dit-elle en fe levant, finiffez, ou je vous quitte ; je ne puis plus foutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous bleffent, répondit-il, & je fuis furpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là fur vous ; mais ce dont je ne reviens pas, c'eft que vous vous obftinieZ à me trouver fi coupable. Je trouverois tout fim-
ple

ple qu'une femme ordinaire, sans monde, sans usage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille; mais vous! que vous foyez précisément comme quelqu'un qui n'a jamais rien vû, en vérité, cela n'est pas pardonnable! En effet, dit-elle, il faut être sotte au dernier point pour ne la pas trouver flateuse, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impression singuliere que j'ai faite sur vous! Raillerie à part, dit-il en voulant se lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monsieur s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injustes qu'ils sont, & je prouverai de loin, puisque vous le jugez à propos. Oui, repliqua-t-elle, cela vous fera sûrement plus commode. Mais faisons mieux, n'en parlez plus; aussi-bien ne suis-je pas assez imbécille, pour que vous puissiez me persuader jamais, que plus un Amant a de tendresse, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'est-à-dire, reprit-il d'un air nonchalant, que vous croyez précisément le contraire, vous? Oui, repartit-elle, précisément; c'est qu'on ne peut pas être plus persuadée d'une chose que je le suis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde; & si je ne vous aimois au point que je ne connois sous le Ciel rien d'assez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerais que
cet.

cette façon de penser, m'en éloigneroit pour jamais. Il seroit en effet, dit-elle, assez étonnant qu'elle vous plût.

Oh non ! reprit-il d'un air détaché, je ne suis pas intéressé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi ; mais c'est qu'il est décidé de tout tems, que plus on a d'amour, moins on a l'usage de ses sens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs grossiers & incapables de se laisser pénétrer des charmes de la volupté, de se posséder dans les momens où vous m'avez trouvé si loin de moi-même. Si l'espoir du plaisir fustit pour troubler un Amant, jugez de ce que doit produire sur lui l'approche de ces instans heureux qu'il a si vivement désirés ; combien son ame doit s'être usée dans les transports qui les précèdent ; & si ce desordre que vous me reprochez, est aussi desobligeant pour une femme qui fait penser, que ce sang-froid dont, faute d'y réfléchir, sans doute, vous voudriez que j'eusse été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jeter à ses genoux, seroit-ce la première fois que vous ? Ah ! cessez cette mauvaise plaisanterie, interrompit-elle, laissez-moi, je veux sortir, & ne vous voir de ma vie. Mais Zulica, lui dit-il en la ramenant de mon côté, ne voudrez-vous donc jamais sentir qu'il sembleroit, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas assez de charmes pour le faire cesser ?

Soit

Soit que les délicates distinctions de Mazulhim eussent déjà disposé Zulica à la clémence; soit que la grande réputation qu'il s'étoit acquise, rendit ce qu'il disoit plus vraisemblable, elle se laissa conduire fut moi, en faisant cette légère résistance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & se retrouva enfin dans la même circonstance où Zulica s'étoit faite.

Déjà troublée par les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à desirer vivement qu'il se laissât moins fraper les sens que la première fois, déjà même elle espérait, lorsque Mazulhim plus délicat que jamais, manqua cruellement à ses plus douces espérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaisir de se comporter différemment.

Oh bien! dit le Sultan, qu'il finisse donc aussi; lui; cela m'ennuye autant qu'elle. Ce n'est pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica; mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impâtientât pas, si la patience d'un Derviche y tiendrait? C'est parbleu bien la peine de la faire attendre! Amanzei, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins? A la fin, vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme-là; & je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon, mais point du tout. Sire, répondit Amanzei,

si je faisois un conte à Votre Majesté, il me seroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit; mais je raconte ce que j'ai vû, & je ne puis, sans altérer la vérité, donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le fort que ce Mazulhim! s'écria Schah-Baham, & que je suis piqué contre lui! Mais, dit la Sultane, je ne fais pas pourquoi vous lui en voulez tant, il ne le faisoit pas plus exprès que vous. Lui! reprit-il, ma foi! je n'en fais rien; c'étoit un méchant homme! D'ailleurs, dit encore la Sultane, c'est que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la dernière des rois. Je vous prie, Madame, interrompit-il, d'en penser tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je fais bien qu'il suffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaise; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraye point, répondit la Sultane; & de plus, je ne ferois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me prévien pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reste de son histoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim faisoit à ses charmes. En vérité, Monsieur, lui dit-elle en le repoussant avec violence, si c'est une préférence que vous me donnez, j'ose dire qu'elle est mal

mal placée; Je le dirois tout le premier, répondit-il; si je pouvois imaginer que vous crussiez un seul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence; & j'avoueraï sans peine que rien ne me justifie. C'est que quand on se connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laisser les gens en repos. Ce sera, sans doute, le parti que je prendrai, si ceci a des suites, repliqua-t-il; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conseille pas.

Alors elle se leva, prit son éventail, remit ses gants, & tirant une boîte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention possible elle tâchoit de se remettre comme elle étoit lorsqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derrière elle, en troublant son ouvrage, la prioit tendrement de ne se point donner une peine qu'à coup sûr il faudroit qu'elle reprit. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de foi qu'elle avoit à ses prédictions; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter: Eh bien, Monsieur, lui dit-elle, ceci sera-t-il éternel? & ne voulez-vous pas que je puisse sortir? Vous n'avez qu'à dire. Mais, autant que je puis m'en souvenir, répondit-il, tout est dit là-dessus; est-ce que vous ne soupez pas ici? Non pas que je sache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en souriant, que vous n'avez pas non plus comp-

compté là-dessus. Enfin, dit-elle, je suis engagée, & il est tard. Voilà une assez bonne folie! dit-il en la rejetant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues. Tenez, Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez si vous voulez, je vous le dis sans coïler; mais le personnage que vous me faites jouer, est infoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre; mais vous êtes si peu complaisante! En vérité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit sa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuse) elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eût été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eût répondu si mal à ses dernières bontez: sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blessoit si sensiblement. A peine elle s'étoit flatée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un espoir qui ne sembloit se présenter à elle, que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi! après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à sa destinée? un moment de plus peut vaincre son

I. Partie. O in-

ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendresse de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raisonnement n'étoit peut-être pas le plus juste que Zulica pût faire; mais, pour la situation où elle se trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raisonner.

Mazulhim qui sentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour résister à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit besoin d'être soutenue, lui donnoit sans cesse les éloges les plus flatteurs sur son caractère compatissant. Assurément, s'écria-t-elle à son tour dans un instant où peut-être l'impatience prenant le dessus lui faisoit trouver plus de mérite dans les bontez qu'elle avoit pour Mazulhim, assurément, il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation si bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui savoit combien quelquefois il est dangereux de rire, se fâcha fort sérieusement de ce qu'il avoit ri.

La gayeté de Mazulhim ne lui fut cependant pas aussi funeste, qu'elle l'avoit craint. Les enchanteurs qui l'avoient jusques-là si cruellement persécuté, commencent même à retirer leurs bras mal-faisans de dessus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remportoit sur eux, ne fût complète, elle ne laissa pas de s'en féliciter

ter tout haut. Ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim par la confiance qu'elle sembloit avoir. Elle le connoissoit bien peu de croire qu'il en eût besoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, se sentit moins accablé, qu'il porta la témérité jusques à se croire capable des plus grandes entreprises. Quelque chose que Zulica, qui étoit à portée de juger des objets plus sagement que lui, pût lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer sans se perdre, soit (ce qui est plus vraisemblable) qu'il crût n'avoir besoin de rien de plus auprès d'elle, il voulut tenter ce qui (& encore par le plus grand hazard du monde) ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas; & Mazulhim s'opiniâtant toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes, & pour l'humilier, elle ne refusa pas plus que Zephis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah! oui, dit-elle d'un air dédaigneux. Tout d'un coup sa physionomie changea, & je jugai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à

O 2

l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impratiquable, étoit aisé au dernier point.

Voyez-vous cela? s'écria le Sultan; eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilles! cela est bon à favoir! Quoi? lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh! je m'entends bien, répondit le Sultan, c'est que si jamais on s'avise de me faire des reproches, je fais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica; elle la méritoit certainement moins que personne. Mais poursuivez, Emir, il y a de très-belles choses dans ce que vous venez de nous raconter, & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere Partie.

81



TABLE

T A B L E

D E S

C H A P I T R E S

P R E M I E R E P A R T I E.

Introduction, Page III.

CHAPITRE I. Le plus ennuyeux du Livre,

CHAP. II. Qui ne plaira pas à tout le monde, 9

CHAP. III. Qui contient des Faits peu vraisemblables, 18

CHAP IV. Où l'on verra des choses qu'il se pourroit bien qu'on n eût pas prévues, 29

CHAP. V. Meilleur à passer qu'à lire, 38

CHAP. VI. Pas plus extraordinaire qu'amusant, 49

CHAP.



CHAP. VII. Où l'on trouvera beaucoup à reprendre,	Page 61
CHAP. VIII.,	73
CHAP. IX. Où l'on trouvera une gran- de Question à décider,	89
CHAP. X. Où entre autres choses, on trouvera la façon de tuer le tems,	110
CHAP. XI. Qui contient une recette contre les Enchantemens,	134

F I N.

22 ¹⁶/_{k,4}

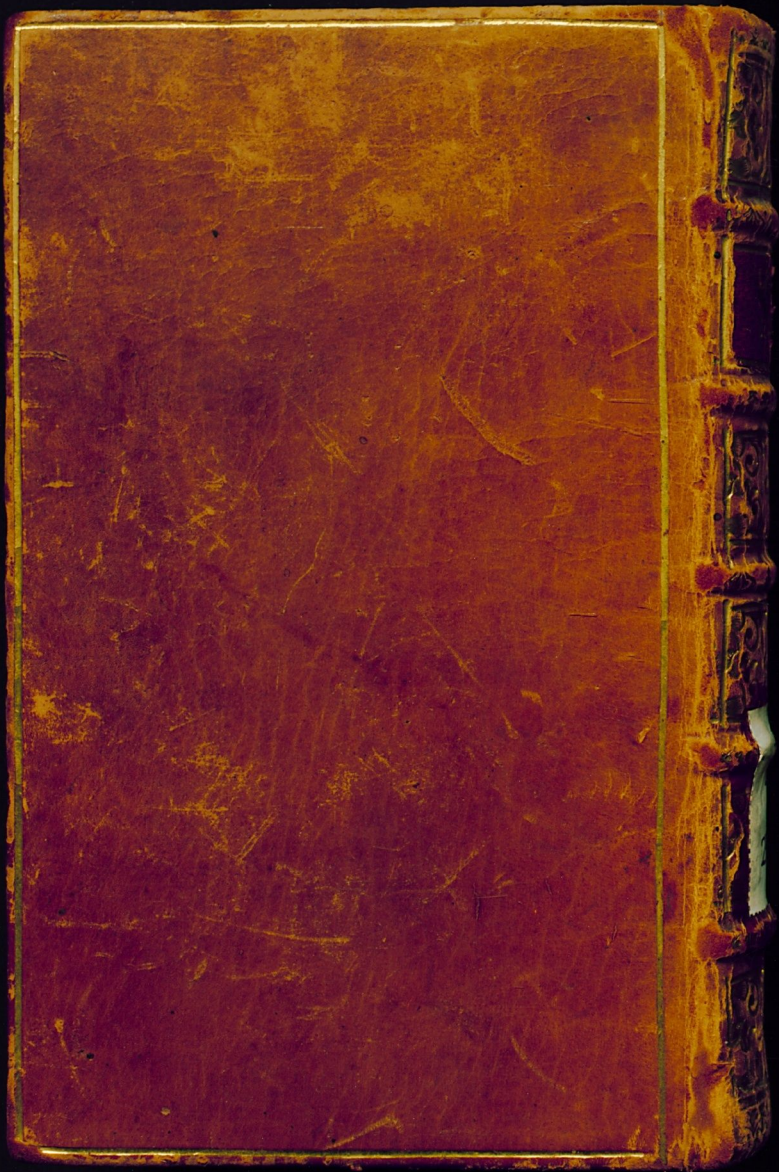
Abt 22 16
k,4
s

DL 2990a











Farbkarte #13

B.I.G.

LE
SOPHA,
CONTE MORAL.
PREMIER VOLUME



IMPRIMÉ SUR LA VÉRITABLE
COPIE DE GAZNAH,
& se trouve
A LA HAYE,
Chez F. H. SCHEURLEER.
M D C C X L I I.

